REVUE DE PRESSE

SORTIE NATIONALE LE 9 JANVIER 2019

PRESSE NATIONALE 4

LIBÉRATION 4
LE MONDE 5
LE FIGARO 6
L'HUMANITÉ 8
LE CANARD ENCHAÎNÉ 9
LES INROCKS 10
TÉLÉRAMA 12
SOFILM 13
CAHIERS DU CINÉMA 14
POSITIF 16
TRANSFUGE 21
LA SEPTIÈME OBSESSION 22
TROIS COULEURS 23
JEUNE CINÉMA 24

RADIO / WEB 26

PREMIÈRE 26
24 IMAGES 27
LE POLYESTER 28
CHACUN CHERCHE SON FILM 30
EAST ASIA 31

FRANCE CULTURE 34

FID 2018 - MARSEILLE 35

LIBÉRATION 35
CHAOS REIGNS 38

LIBÉRATION
9 JANVIER 2019

Monument spleenétique, le film se déroule en une seule journée dans une ville minière du nord de la Chine touchée par la crise. CAPRICCI FILMS, LES BOOKMAKERS

Hu Bo, sidération d'outre-tombe

Le jeune cinéaste chinois, qui s'est suicidé en octobre 2017, laisse avec «An Elephant Sitting Still» son unique chef-d'œuvre, autour de quatre personnages désemparés.

La conquête spatiale chinoise a fait les gros titres de la presse en ce début d'année, pour l'exploit inédit d'avoir logé une sonde sur la face cachée de la Lune – la belle affaire. Les unes des journaux ne disent toutefois pas combien le même pays excelle aussi ces jours-ci à lancer comète sur comète depuis la face cachée de l'âme chinoise. Deux des films les plus sidérants visibles sur les écrans de cinéma français en janvier sont l'œuvre de cinéastes pas encore trentenaires, liés par de semblables stratégies immersives, par une même ambition de conduire le cinéma à un endroit des affects et sensations où il n'a peut-être jamais été, et par cette double extraction: l'empire du Milieu et le continent des jeunes gens tristes.

L'un, *An Elephant Sitting Still*, qui sort aujourd'hui, est un mausolée de désolation. L'autre, *Un grand voyage vers la nuit*, un très grand film de consolation. Le réalisateur de ce dernier, Bi Gan, vient de pulvériser tous les records de rentabilité d'un film d'auteur au box-office chinois, s'attirant quelque 7 millions de spectateurs le soir de sa sortie nationale – on y reviendra, il sort à la fin du mois. L'autre, Hu Bo, sur lequel pleuvent les éloges de pairs et pères prestigieux (Gus Van Sant, Hou Hsiao-hsien, Wang Bing ou Béla Tarr), a emporté la médaille du meilleur film aux Golden Horse Awards, équivalent sinophone des oscars. Mais il l'a emportée dans la tombe: le cinéaste n'a pas attendu que son premier et dernier film, à peine achevé, vole le jour pour se donner la mort, en octobre 2017, à l'âge de 29 ans. Le conflit avec ses producteurs quant au montage et à la durée monstre du film (près de quatre heures qui ne pèsent pourtant rien) a pu être invoqué comme l'un des ressorts du malêtre du jeune homme, également écrivain, dont les quelques entretiens parvenus à nous ne donnent pas exactement l'image d'un clown né: *«Il n'est tout simplement pas de vie idéale, il ne s'agit que de se choisir les regrets avec lesquels nous voulons vivre.»*

Errances. *An Elephant Sitting Still* apparaît ainsi comme l'un des plus intensément tristes des beaux films à tous ceux qui le découvrent depuis un an dans les festivals et s'en trouvent marqués d'une empreinte d'autant plus cuisante que les promesses s'y énoncent à titre posthume, que s'y confondent le commencement et la fin, le manifeste et le testament. Mais le film pourrait aussi bien se passer de la biographie funeste de son auteur pour s'imposer calmement au regard en monument spleenétique: une œuvre-monde qui sonde les paramètres existentiels du mal de vivre plutôt que de s'y abîmer, à la fois ample roman social dressant le tableau circonstancié d'un réseau de désastres locaux et chant de désarroi quasi cosmique – un pied chez Zola, l'autre chez Nerval.

Récit mouvementé circonscrit à une journée, *An Elephant Sitting Still* entretisse et connecte les errances de quatre personnages dans une ville jamais nommée du nord de la Chine, dont on devine graduellement les maux innombrables et banals, adossés à la désindustrialisation de l'économie minière. Du matin au soir, on verra filer, se croiser et s'envenimer à force de mésaventures les trajectoires d'un jeune lycéen en cavale à la suite d'une altercation tragique avec un camarade de bonne famille, de son amoureuse dont la liaison avec le proviseur adjoint du lycée fait l'objet d'une incontrôlable publicité virale, d'une terreur locale à belle gueule qui voit l'un de ses amis se jeter par la fenêtre après l'avoir surpris au lit avec sa femme, et enfin d'un vieil homme que sa famille essaie d'exproprier de son appartement. Assistant à la mort de son chien (dans une scène magnifique qui contient l'horreur hors-champ pour ne cadrer que la douleur muette qu'elle suscite – ici la morale sera toujours affaire de focale), celui-ci se voit retirer cette dernière raison de mener sa vie que nul ne cherchait à lui disputer.

Elégie. Tous traversent stoïquement cette journée d'hécatombe et de calamités, rivés à la rêverie d'une vision tirée d'une fable locale: celle d'un éléphant qui résiderait dans la ville de Manzhouli, encore plus au nord, aux confins de la Chine, de la Mongolie et la Sibérie, et se tiendrait orgueilleusement immobile dans son refus de l'existence, à la cruauté de laquelle il opposerait quelque chose comme une surdité délibérée, salvatrice. Cette image plane, frappante et absurde, sur tout le film de Hu Bo, son récit-fleuve et ses scansions entêtantes, tant son climat d'élégie bartlebyenne embue chaque scène pour en adoucir l'horizon de fatalisme outrenoir, tandis que cette tension entre indifférence et disponibilité au bourdonnement du monde articule l'éblouissante mise en scène, baignée de la lumière de crépuscule laiteux d'un soleil blême de mélancolie.

Elève de Béla Tarr, le jeune cinéaste chinois a hérité de quelques éléments de langage du maître hongrois: pachyderme allégorique évoquant la baleine des *Harmonies Werckmeister*, art somnambule du vertige en plan-séquence, propension à s'enfoncer avec tout le pessimisme disponible sur le marché au plus profond de la désespérance contemporaine pour en faire pourtant jaillir beauté en combustion, noblesse et vitalisme hors du temps.

Car, au gré de ses péripéties aux multiples lignes de fuite, cet *Elephant* a beau dépeindre sur le mode d'une dérive amniotique le bouillon de vies et de relations qui s'épuisent à force de reproches, d'humiliations, d'agressions et de considérations sur l'existence comme *«poubelle»* dénuée de sens, jamais il ne paraît vouloir les pétrifier sous les tourments de leur destin mauvais. Par le corps à corps que livre sans relâche sa caméra à ses personnages et ses situations, par les multiples décrochages de point de vue opérés d'une solitude à l'autre dans le flux dolent d'un même plan, et par la sensualité sensible du flou opalescent que filtre le triste environnement urbain alentour au point d'en sublimer l'hiver livide, le cinéaste semble moins vouloir précipiter ce monde de douleurs dans un trou noir de nihilisme que se tenir au plus près, en dénuder les intériorités meurtries et les acheminer hagardes mais vivantes de l'autre côté du crépuscule. Dans cette nuit de mythes et chimères, qui barrissent aux obstinés des promesses que la vie ne sait plus tenir.

JULIEN GESTER

AN ELEPHANT SITTING STILL
de HU BO avec Yuchang Peng, Yu Zhang... 3 h 50.

LE MONDE
9 JANVIER 2019

Périple en train à travers le spleen

Le réalisateur chinois Hu Bo signe un film crépusculaire et posthume, peuplé de personnages au bout du rouleau

Image extraite d'« An Elephant Sitting Still », de Hu Bo. CAPRICCI FILMS/LES BOOKMAKERS

AN ELEPHANT SITTING STILL

Met-on toutes les chances de son côté lorsque, distributeur français (Capricci), l'on sort un film chinois de près de quatre heures, signé d'un inconnu, et qu'on l'intitule comme vous le lisez plus haut? Met-on toutes les chances de son côté lorsque, jeune écrivain et réalisateur, l'on réalise son premier long-métrage en luttant pied à pied avec ses producteurs et qu'au bout du compte on se suicide, en octobre 2017, à 29 ans, en y mettant la dernière touche?

La réponse, vous l'aurez compris, est non. Non, mille fois non, et qu'est-ce que cela change, après tout? Le film existe, voilà. Le verra qui veut. Un film qui revient, plus qu'un autre, par la magie du cinéma, du grand pays des morts. Mort des avatars, les acteurs n'étant déjà plus ce qu'ils étaient au moment de tourner. Mort des paysages qu'il nous montre, qui plus ou moins imperceptiblement ont changé cent fois depuis. Mort de ce morceau de temps unique qu'a enregistré le film et qui le fait revivre à chaque projection. Mort de l'auteur enfin, qui, lui, ne reviendra plus, qui s'abîme, pour la première et la dernière fois, pour l'éternité aussi bien, tout entier dans son film.

La dernière fois qu'une chose aussi cruellement absurde se produisit, ce fut à l'occasion de la sortie de *California Dreamin'* (2007), du Roumain Cristian Nemescu, mort lui aussi durant la postproduction, dans un accident de voiture à Bucarest. Le film, formidable, était une sorte de farce noire et truculente bloquée en gare. Celui de Hu Bo, non moins formidable, est une lancinante tragédie, polluée au dernier degré par le spleen psycho-carbonique du XXIe siècle, tout entière tendue vers le train par lequel des personnages au bout du rouleau tenteront de s'arracher à elle.

Soit, dans une ville brouillardeuse du nord de la Chine, quelques destins coincés dans une impasse existentielle, qui se croisent le temps d'une journée menant de l'énonciation d'une légende urbaine par une voix féminine à sa mise à l'épreuve finale par des personnages qu'on aura appris à connaître un peu. Le mythe parle d'un éléphant qui serait, sans discontinuer, assis sans bouger et en silence dans le zoo de la ville de Manzhouli. De quoi donner envie de le visiter.

Long voyage, étouffé et opaque, au cœur d'une nuit anthracite. Dante n'est pas loin

Grammaire cinématographique

Avant quoi nous croiserons un voyou stylé qui couche avec la femme d'un ami. Une jeune fille maltraitée par une mère atroce. Un adolescent copieusement insulté par son père et traqué par le voyou, parce qu'il a eu le malheur d'envoyer à l'hôpital son petit caïd de frère. Un vieil homme poussé véhémentement par sa famille à disparaître sine die dans une maison de retraite. Soit un monde d'une violence extrême, dans lequel la loi du plus fort et l'humiliation du plus faible s'appliquent sans relâche ni scrupule.

La grammaire cinématographique qui soutient ce propos est notoire, digne du grand compatriote Wang Bing, voire de l'apocalyptique Hongrois Béla Tarr, qui forma le jeune Hu Bo. Plans-séquences inépuisables, basse luminosité, profondeur de champ, distillation lente et sinueuse de l'intrigue peignent ici un inframonde cotonneux, où l'homme lutte pour ne pas être confondu avec le rebut.

Quelques coups de gourdin, crêpages de chignon et balles de flingue plus tard, une petite poignée de ces parias décideront de prendre le train pour aller voir, en toute logique poétique, le fameux éléphant dans le fameux zoo. Mais on n'a rien sans rien. Il ne manquerait plus que le train fonctionne. L'autocar fera l'affaire. Long voyage, étouffé et opaque, au cœur d'une nuit anthracite. Dante n'est pas loin. A la descente floconneuse du véhicule, dans la semi-obscurité d'un matin qui se fait attendre, au milieu d'une partie de foot sans ballon pour se dérouiller les jambes, savez-vous seulement ce qui brusquement arrive? C'est sans doute ce que vous croyez. Comme les personnages, il vous faudra pourtant faire le voyage pour vérifier. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film chinois de Hu Bo. Avec Peng Yuchang, Zhang Yu, Wang Yuwen, Liu Congxi (3 h 54).

LE FIGARO
9 JANVIER 2019

En Chine, ceux qui saignent prendront le train

CHRONIQUE « An Elephant Sitting Still » restera le seul film du Chinois Hu Bo, décédé peu après. Un chef-d'œuvre inégalé.

LE CINÉMA
Éric Neuhoff
eneuhoff@lefigaro.fr

Partir, disent-ils. Ils rêvent tous d'aller à Manzhouli. La légende veut que dans cette ville du nord de la Chine un éléphant reste immobile, indifférent au chaos qui l'entoure. Il faut dire que la cité industrielle où habitent les quatre personnages est gaie comme un dimanche de Toussaint. Des tours délabrées s'élèvent le long de terrains vagues. On ne sait jamais si on est dans une cave ou un appartement. Les cages d'escalier ressemblent à des toilettes publiques qu'on n'aurait pas nettoyées depuis des lustres. Les gens courent, se bousculent. Leurs échanges sont ponctués de cris, de menaces, de malentendus. Bien malin qui devinera s'il a affaire à un collégien ou à un gangster.

Un mari surprend son épouse avec son amant : il se jette par le balcon. La chose arrive avec le plus grand naturel. Un lycéen est harcelé par ses camarades. Il y a une sombre histoire de portable volé. Une fille couche avec le proviseur. Est-ce pour embêter sa mère avec laquelle elle ne s'entend pas ? En tout cas, l'affaire fait le tour des réseaux sociaux. Un vieillard lutte pour que son ingrat de fils ne le mette pas à l'hospice. On voit que la joie règne dans cette contrée où la neige est grise avant d'avoir fondu, où les rails luisent d'humidité. Des bagarres éclatent pour un rien. Les destins se mélangent un peu les pieds.

Le film se déroule en une journée. Il dure quatre heures. On ne le sent pas passer. Très vite, l'impression gagne d'assister à une œuvre majeure, profonde, unique (dans tous les sens du terme : le réalisateur de 29 ans s'est suicidé après avoir terminé ce premier long-métrage). Les chefs-d'œuvre se méritent. Ils exigent d'oublier les « gilets jaunes », le prélèvement à la source, les résultats du Loto. On est face à quelque chose de grand, d'inoubliable, de dostoïevskien. La fatalité pèse sur ces âmes errantes à la façon dont le ciel plombé écrase les heures. Le soir, un train va quitter la gare. Chacun rêve de prendre le train. Cela s'appelle l'espoir. Tant pis si un escroc vous vend un faux billet et refuse de vous rembourser.

On suit une journée de la vie de quatre personnages qui habitent une ville sinistre et déshumanisée. Un lent cauchemar éveillé qu'ils rêvent de fuir.

Pas de place pour la tendresse

Pas le moindre rayon de soleil : il serait incongru. Les sourires semblent également interdits. Nous sommes dans un monde flottant, dans un lent cauchemar éveillé. Cette lenteur n'exclut pas une caméra sinueuse, reptilienne, aux mouvements incessants, suivant les gens de dos. L'arrière-plan reste dans le flou. Le brouillard envahit les esprits. Un gros chien blanc a disparu. On le comprend. Ce labyrinthe regorge de silhouettes interchangeables, qui tournent en rond, engluées dans une même morosité.

Hu Bo touche avec ses images les sommets qu'atteint la meilleure littérature. Cet univers moite, étouffant, ces ombres perdues dans la brume et la mélancolie, collent à la peau. Le mal est ici comme chez lui. Il n'a pas besoin de majuscule. La violence est bête, banale, normale. Nul n'y fait plus attention. Chantages, rackets appartiennent au quotidien. Il n'y a plus de place pour la tendresse, l'humanité.

Le metteur en scène, visiblement, n'avait plus confiance en la vie. Il croyait au cinéma. Il a eu raison. *An Elephant Sitting Still* constitue la plus belle des épitaphes. On ne reverra plus jamais ça. Certains de ces désenchantés, quand même, réussiront à fuir. Iront-ils jusqu'au bout ? Mystère, mais, en attendant, les passagers d'un autocar jouent au football la nuit dans la lumière des phares. En fond sonore, on entend un barrissement. C'est encore loin, Manzhouli ? ■

« An Elephant Sitting Still »
Drame de Hu Bo
Avec Yuchang Peng, Yu Zhang, Uvin Wang
Durée 3 h 50
■ **L'avis du Figaro :** ●●●●

GUCCI ; PASCAL BASTIEN/DIVERGENCE ; LES BOOKMAKERS / CAPRICCI FILMS

L'HUMANITÉ
9 JANVIER 2019

CINÉMA

L'espérance des fantômes

Aujourd'hui, sort en salles l'unique œuvre du cinéaste chinois Hu Bo. Un film à quatre personnages dont la beauté flagelle le morbide du paysage.

AN ELEPHANT SITTING STILL
Hu Bo
Chine, 3 h 50

La Chine est une pellicule dont l'Occident n'est pas le maître. Elle est pour lui un ailleurs irregardable. On la perçoit le plus souvent de travers, en biais. Elle répond à l'asymétrique aux regards contemporains qui n'apprécient que les miroirs. Seuls, peut-être, sa dissidence trouve une attention soulagée et son capitalisme d'État au mieux attendrit les nostalgiques. Dans cette méfiance accrochée à l'indifférence, son cinéma ne sort pas davantage de l'inconnu dans lequel on la plonge. Ses signes se répercutent à peine ici. Il n'ébranle presque aucune de nos certitudes. On révoque ainsi son universel. Alors, dans une industrie devenue machine du cinéma, où seuls les films poétiques meurent, on peut craindre que le chef-d'œuvre d'Hu Bo ne rejoigne la fosse commune où s'entassent les lucioles jugées inutiles ou promises à la solitude des festivals par les boutiquiers du regard. Avec leur axiome fétiche, *« le rentable »*, où tout ce qui ne se mesure pas ne peut être une réalité, ils assassinent petit à petit le pouls même de la vie du cinéma. L'ère de la technologie amoindrie par une surdose d'efficience, la sensibilité des êtres, quand la vraisemblance de la science broie un imaginaire avant même qu'il ne crie. La frustration étend son spectre jusqu'à l'art et les existences se figent jusqu'à être oubliées. Dans cette pénombre cinématographique, Hu Bo a répondu en un geste de l'étoile filante. Il s'est suicidé avant le dévoilement de son film, avant son effet, en transformant jusqu'à sa cause. *An Elephant Sitting Still* est un égarement salutaire, une poésie meurtrie dont la lumière blafarde, le temps long qui ne cède jamais rien à la mélancolie, les plans sans solitude, et sa quête irrationnelle réaffirment une des fonctions de cet art d'hyperréalité traduite dans *« l'exaltation du cinéma »* de Wolfgang Wilheim dans la phrase d'un ouvrier : *« On aimerait bien finalement retirer quelque chose de la vie. »* *An Elephant Sitting Still* réussit à faire douter le désespoir.

1988
HU BO NAÎT DANS LA VILLE CHINOISE DE SHANDONG. IL EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS ROMANS ET COURTS MÉTRAGES.

L'histoire d'un éléphant assis dans un zoo

Tout est fantomatique. Rien ne semble plus frappé par l'empreinte. Les ruines ont pris le dessus et couvrent les hommes dans un avenir de poussière. La ville apparaît au fur et mesure. D'abord elle plane au-devant des visages, on la devine à peine. Elle est une ombre grise dans laquelle le bleu est un souvenir. Le début d'un jour s'amorce. La fable est dite d'emblée, l'histoire d'un éléphant assis dans un zoo, immobile, que l'agitation du monde laisse indifférent. Puis Hu Bo filme les corps de ses personnages. La caméra les réveille. Ils sont quatre enfermés dans cette atmosphère où même les couleurs succombent. Quatre héros modernes prisonniers de situations dont ils ne sont les sujets que par ricochet. Ils incarnent, aux mots de Lacan, le type du héros moderne voué à accomplir des exploits dérisoires dans une situation d'égarements. Chacun d'eux se confrontera à un crime, à un inattendu radical, grâce auquel ils se destineront à un voyage vers l'éléphant, qu'ils nomment *« ailleurs »*. Ainsi, ils dérouteront jusqu'à la nuit, au moins, leurs vies soumises à un abandon dont ils ne savent que faire pour enfin rêver à nouveau, ensemble. ■

GENICA BACZYNSKI

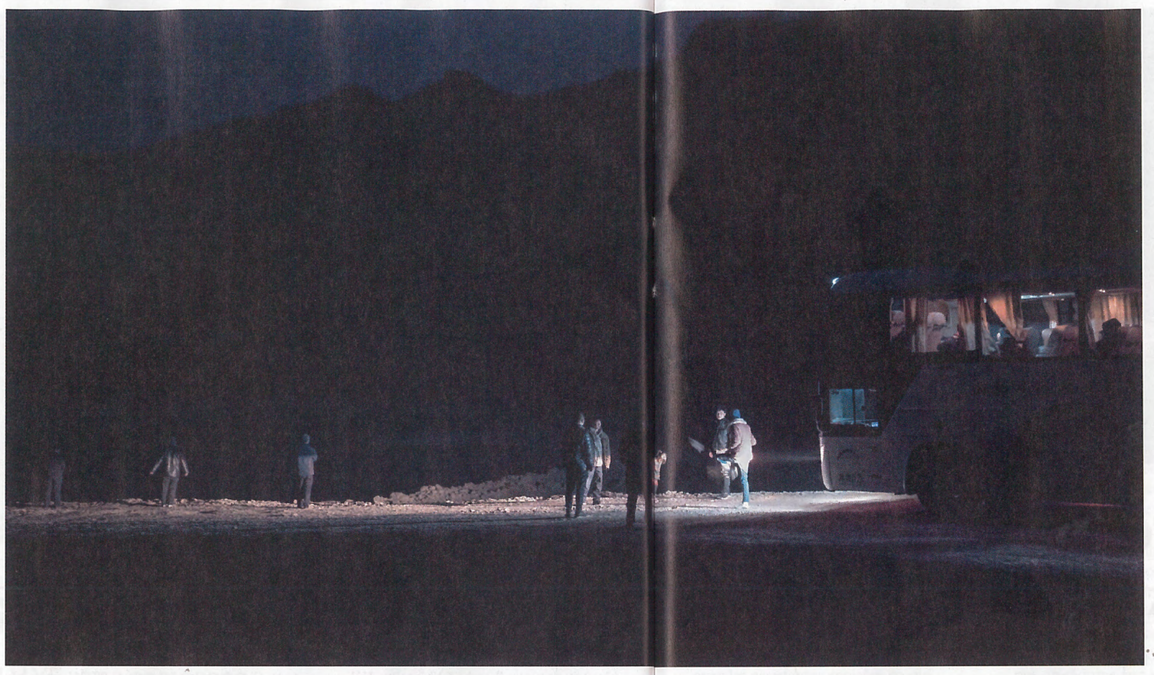
LE CANARD ENCHAÎNÉ
9 JANVIER 2019

An Elephant Sitting Still

C'est l'histoire d'un éléphant qui reste assis, immobile, dans un zoo… Telle est la seule lucarne vers l'ailleurs pour une poignée d'habitants d'un immeuble de béton brut, dans une ville grise de Chine, où se nouent trois drames.

Longs plans-séquence en caméra portée sans un mot, avant une brusque engueulade ou un dialogue existentiel ; cadrages serrés en contre-plongée sans échappatoire ; art du flou entretenu en arrière-plan… C'est par un style immédiatement reconnaissable, par un regard désespéré sur la Chine, que se caractérise ce grand film (3 h 50 !), vertigineux, que le cinéaste Hu Bo a tiré d'une de ses nouvelles. Il s'est suicidé à moins de 30 ans, juste après avoir réalisé cette œuvre unique. – **D. F.**

Cinémas



An Elephant Sitting Still
de Hu Bo

En marge d'une Chine victorieuse, quatre personnages confrontés au mal de vivre. Hu Bo signe, avant de se donner la mort, un premier film plein de spleen d'une beauté vertigineuse.

SI LA CRITIQUE EST AUSSI UN ART DE LA MISE EN SCÈNE – mise en scène littéraire d'une sensibilité par rapport à un objet filmique – *An Elephant Sitting Still* complexifie ce désir d'organisation d'un goût autour d'une œuvre artistique en y ajoutant une réalité macabre. Car Hu Bo, son réalisateur chinois de 29 ans, s'est suicidé à la fin de la post-production du film. N'analyser ce premier long métrage qu'à l'aune de ce suicide semble réducteur. Faire de sa critique une oraison funèbre serait paresseux. Le charger d'une valeur testamentaire porteuse de pathos relèverait du mauvais goût. Mais on ne peut s'empêcher d'y penser dès les premières images. Aurions-nous vu le même film si son auteur n'était pas mort? Probablement pas.

Il est d'abord important de dire qu'en dehors de tout contexte, *An Elephant Sitting Still* est en soi un film immense, d'une beauté romantique – au sens baudelairien du terme – aussi rare que fulgurante. Le film s'inspire d'une nouvelle écrite par Hu Bo en 2016. Obéissant à la règle des trois unités, il se déroule sur une journée dans une sinistre ville post-industrielle du nord de la Chine et suit quatre personnages tous confrontés, si ce n'est à la mort, au moins au désespoir de vivre. Les liens qui les unissent forment une arborescence magnifiquement agencée. Un jeune homme doit vivre avec le souvenir du suicide que son ami a commis sous ses yeux. Ce dernier venait de découvrir que le premier le cocufiait. Mais il doit aussi se venger de la tentative d'homicide sur son petit frère perpétrée par une camarade. Le petit frère tente lui, d'échapper aux représailles et aux forces de l'ordre tout en essayant d'être aimé d'une fille qui subit, elle, la honte née de la révélation de sa liaison avec un enseignant. Enfin, un vieil homme croise la route de ces trois personnages. Il est, quant à lui, poussé en maison de retraite par ses enfants et perd son chien, égorgé devant lui par un congénère.

Le contre-point à ce mal-être existentiel généralisé tient dans une anecdote qui circule d'un personnage à l'autre et donne son titre au film. On raconte que, dans une ville voisine, vit un éléphant qui passe son temps assis dans sa cage. Rien ne le fait quitter cette position assise, ni les invectives de ses maîtres ni la nourriture que lui jettent les visiteurs. Aller voir cet éléphant stoïcien devient l'horizon du film, son salut, la promesse d'un ailleurs tant spatial que temporel et mental.

Cette vision du côté obscure de la Chine intérieure rappelle autant la récente fiction *Une pluie sans fin* de Dong Yue (2018) que le cinéma documentaire de Wang Bing. Même esthétique numérique s'appuyant sur des teintes grisâtres, même attrait pour la durée et même volonté de documenter une réalité à la marge de la Chine victorieuse. Mais contrairement à l'archéologue Wang Bing qui se plaît à pétrir des matières mortes, Hu Bo s'attache à retranscrire un spleen au plus près du présent. La force du film

L'omniprésence de la mort et des armes qui la causent (matraque, pistolet, batte de baseball) tire un trait d'union entre les différentes trajectoires du film

réside dans sa capacité à créer du présent brut. Les quatre heures de projection donnent presque l'impression de couvrir la même durée que la journée dont le film est la narration, comme si le temps du film était parvenu à compresser celui du jour sans aucune perte de définition, sans qu'aucun état émotionnel de ses personnages n'échappe à la caméra. Cet impressionnisme sentimental repose sur une maîtrise du plan-séquence qui le rapproche, cette fois, de son jeune compatriote Bi Gan, l'onirisme en moins.

Car ce n'est pas l'entrée dans le rêve qui borne le film mais la mort. Plus que la déception amoureuse, le harcèlement et les rejets familiaux, l'omniprésence de la mort et des armes qui la causent (matraque, pistolet, batte de baseball) tire un trait d'union entre les différentes trajectoires du film. Mais cette mort est toujours filmée hors-champ. Elle n'est visible que sur le visage de ceux qui en sont témoins. Un tel parti pris de mise en scène crée un vertige émotionnel hallucinant au regard du contexte de réception du film. *An Elephant Sitting Still* est ce visage sur lequel se lit la mort hors-champ de son réalisateur. On peut le regarder comme on voyait un autre grand film sur le désespoir teen, *Elephant* de Gus Van Sant (2003). Sauf que le drame dont le film est l'annonce déborde cette fois de son récit.

Pourtant, sa sublime et lumineuse fin diverge de celle qu'a décidé de se donner son auteur. Déclinaison cinématographique des *Fleurs du mal*, *An Elephant Sitting Still* est le chef-d'œuvre d'un jeune homme qui n'a pas su vivre avec le réel, qui a fait de cette douleur un film et qui y a mis ce qu'il lui restait d'optimisme. **Bruno Deruisseau**

An Elephant Sitting Still de Hu Bo, avec Yuchang Peng, Yu Zhang, Uvin Wang et Congxi Li (Chi., 2018, 3 h 50)

TÉLÉRAMA
JANVIER 2019

AN ELEPHANT SITTING STILL

HU BO

Le périple de quatre humiliés dans une Chine industrielle délétère. L'œuvre ultime de Hu Bo, qui s'est donné la mort à 29 ans. Une noirceur envoûtante.

Un brouillard persistant estompe les couleurs et enveloppe la ville industrielle, dans le nord de la Chine. Comme un signe conjugué de la pollution, du froid et de la panade existentielle dans laquelle sont embourbés les personnages. Un quatuor que le destin réunit à la suite d'une altercation entre deux lycéens. Wei Bu, harcelé par une bande de lascars, tient tête à son chef, l'envoie involontairement valdinguer dans les escaliers avant de s'enfuir. Une amie lycéenne a une liaison avec le proviseur adjoint. Un grand-père, que Wei Bu croise par hasard, est poussé par ses enfants à quitter le domicile familial pour aller en maison de retraite. Enfin, un jeune caïd mélancolique à la mèche rebelle, frère aîné de celui qui a chuté dans les escaliers, couche avec la femme de son meilleur ami, lequel se suicide juste après avoir découvert le forfait.

Mort violente, petite ou grande trahison, chantage, corruption, vous l'aurez compris, la gaieté n'est pas de mise ici. Mais c'est une complainte très envoûtante que ce film, gravé dans une eau d'autant plus forte que son jeune auteur, au talent manifeste, a lui-même mis fin à ses jours, à l'âge de 29 ans, alors que la post-production était à peine achevée. Savoir cela décuple forcément le trouble, affermissant le caractère de nécessité impérieuse de cette œuvre au noir.

En plus d'être cinéaste, Hu Bo était écrivain, auteur d'un roman et d'un recueil de nouvelles (l'une d'elles a inspiré le film). Ce goût partagé pour les mots et les images, on le retrouve dans les pérégrinations où chacun des protagonistes, affaibli et confronté à un dilemme, se livre à une sorte d'introspection. Où le détachement fataliste croise le fer avec le sursaut de révolte.

Dans cette Chine contemporaine domine une violence sourde, tant économique que physique. Qui n'épargne aucune génération, favorise l'atomisation sociale, annonce une désagrégation de tout. Pourtant se niche encore de l'énergie positive, accentuée par des arpèges de rock fluide. Il y a surtout cette perspective stimulante d'atteindre un curieux eldorado, situé plus au nord du pays, dans un zoo de Manzhouli. Là-bas, dit-on, un éléphant, celui-là même évoqué dans le titre, resterait assis sur ses fesses, toute la journée, indifférent à l'oppression. Un animal digne de Bouddha ? Il fallait au moins ça pour être à la hauteur des humiliés en quête de leur dignité. – ***Jacques Morice***

| Chine (3h54) | Scénario : Hu Bo. Avec Peng Yuchang, Zhang Yu, Wang Uvin, Li Congxi.

SOFILM
DÉC. 18 - JAN. 19

AN ELEPHANT SITTING STILL

UN FILM DE HU BO
AVEC PENG YUCHANG, ZHANG YU, WANG YUWEN, LIU CONGXI

EN SALLES LE 9 JANVIER

Découvert au dernier festival de Berlin, *An Elephant sitting still* arrive en France précédé de son aura de grand film maudit. Mais il y a de bonnes raisons d'être impressionné par cette fresque générationnelle eustachienne...

Difficile de séparer le destin du jeune cinéaste Hu Bo de son film, tant ils sont liés, pour de bonnes et de mauvaises raisons. Les mauvaises : la répercussion médiatique de son suicide, survenu après que son producteur (le cinéaste Wang Xiaoshuai) a exigé de couper son film. Après s'être vu refuser un premier et « insortable » montage de quatre heures, Hu Bo accepte de le remonter, mais ne retire que dix minutes. Quelques semaines plus tard, il se suicide. Mélancolique de nature, il laisse un film et des nouvelles qui laissent transparaître clairement son tempérament désespéré. C'est pourquoi il serait dangereux de trop lier ses problèmes de production et sa fin tragique. En revanche, ironiquement, c'est ce suicide qui a « permis » au film d'être connu et reconnu : la presse se délectant de l'image d'un cinéaste torturé, martyr et victime du système, travaillant dans la misère (ce qui semble un peu exagéré)... Dès lors, l'attente était grande. Que cet intérêt pour le film ne vienne pas d'une réaction d'empathie ni d'humanité, mais qu'elle soit plutôt une conséquence sensationnaliste de plus de la société du spectacle, rien ne pouvait être plus ironique par rapport au message que le film et le cinéaste semblent vouloir nous transmettre.

NOIR, C'EST NOIR

Voici plutôt les « bonnes » raisons – en tout cas les plus humaines – d'aimer ce film et de regretter la disparition de Hu Bo. Avec cette histoire chorale de quatre personnages (un jeune homme traumatisé par une tragique histoire d'adultère, un vieil homme dont le chien est mort, une jeune fille en mauvais termes avec sa mère et un enfant qui rêve d'aller à un cirque qui se trouve au nord, dans la ville Manzhouli), Hu Bo semble, à la manière de Bela Tarr qu'il admirait et qui a été un peu son mentor, nous décrire avec peu de moyens un groupe de personnages, dans lequel pourrait se tenir l'humanité toute entière, voire même carrément, l'univers dans son intégralité (à la façon du début des *Harmonies Werckmeister*). L'ambition qu'il met à raconter la dérive des personnages et leurs destins rappelle aussi les premiers films d'Edward Yang. Et le constat de Hu Bo est sombre, sinon noir : on s'enfonce de plus en plus dans un monde d'incommunication et de trahisons, où les gens se heurtent fatalement les uns aux autres. La découverte du corps de Hu Bo est aussi particulièrement dévastatrice : n'arrivant pas à le joindre, des copains sont allés frapper chez lui et, sans réponse, sont repartis avant de tomber dans la cage d'escalier sur le cadavre de leur ami pendu. Une fois à l'intérieur, ils ont découvert sur son ordinateur qu'il avait commandé la corde deux jours plus tôt sur Internet. Impossible de ne pas penser à la disparition de Jean Eustache et au mot sur sa porte : « *Frapper très fort comme pour réveiller un mort* ». Et si *An Elephant Sitting Still* pouvait étrangement faire penser à *La Maman et la Putain*, c'est parce que, comme le cinéaste français, Hu Bo restera fatalement et à jamais lié à un film qui occupera une place unique, un bloc de vie capable de saisir l'esprit d'une époque et, surtout, son désarroi, son désespoir, de façon extrêmement intime et humaine.

Si sa disparition est particulièrement regrettable, c'est aussi en partie parce qu'Hu Bo représentait (comme Bi Gan) une nouvelle génération de cinéastes chinois, ceux qui sont nés à la fin des années 1980 et au début des années 1990, qui ont grandi dans un contexte économique plus aisé et ont eu accès à une autre culture pouvant échapper à une approche sociologique. Alors que le cinéma de Jia Zhang-ke s'approchait de plus en plus d'un regard précis de la Chine contemporaine dans un nouveau contexte économique et social, ces cinéastes-là ont commencé à faire des films qui pourraient se passer n'importe où et à n'importe quel moment. Ce que Hu Bo nous raconte est une descente aux enfers : ses personnages semblent avoir comme seul espoir celui d'arriver à ce cirque, voir cet éléphant qui, dit-on, a le talent de rester assis sans bouger. Et il le fait dans une mise en scène étonnamment simple et modeste, sans aucune surenchère comme c'est souvent le cas chez beaucoup de jeunes cinéastes. Hu Bo, lui, a tout simplement fait le film qui lui ressemble. Et il en a payé les frais.
• **WMY**

CAHIER CRITIQUE

An Elephant Sitting Still de Hu Bo

Persistance

par Nicholas Elliott

Depuis son apparition au festival de Berlin en février 2018, cet aérolithe chinois a fait le tour des festivals, ses qualités incontestables s'alliant à une aura triste – le réalisateur de 29 ans s'est suicidé peu après avoir terminé la post-production – pour faire de ce premier et dernier long métrage de Hu Bo un phénomène auquel personne ne s'attendait. Il faut dire qu'à première vue *An Elephant Sitting Still* a de quoi faire peur : la durée de presque quatre heures découragera les paresseux et les pressés, l'influence revendiquée de Béla Tarr calmera les récalcitrants à la grandiloquence du maître hongrois, tandis qu'un pessimisme noir comme le mazout risque de repousser ceux qui s'obstinent à trouver une lueur d'espoir dans notre époque. Ajoutons que le dispositif narratif se compose des déambulations sur 24 heures de quatre personnages réunis en bout de course par le hasard et le malheur, rappelant les tics d'un cinéma choral à gros sabots, tous ces éléments en place pour faire passer un long moment désagréable. Et pourtant. L'alchimiste Hu Bo transforme ce qu'on a tendance à fuir dans le cinéma contemporain en une œuvre vitale, habitée par un dynamisme irrépressible et un sens du romanesque qui ne laissent ni le temps ni la place au doute.

An Elephant Sitting Still parle de quatre personnages acculés : un jeune ayant accidentellement tué un caïd lycéen ; le grand frère du caïd, lancé malgré lui à la poursuite du tueur et lui-même responsable du suicide d'un ami ; une lycéenne cherchant à échapper à une mère cruelle en se jetant dans les bras du proviseur ; un vieil homme dont la famille souhaite se débarrasser en le rangeant dans une maison de retraite. Le foisonnement de péripéties et de coïncidences par lesquelles Hu Bo croise ces quatre destins dans une ville morose du nord de la Chine le rapproche de l'art narratif des grands romanciers européens du 19e siècle. Cet air de famille avec un Charles Dickens ne se limite pas au récit, mais à la manière : l'une des particularités du film est que sa caméra flottant sur un Steadicam n'adopte jamais le point de vue d'un personnage, mais privilégie le regard toujours extérieur, toujours en mouvement, d'un narrateur omniscient qui cherche à chaque instant l'angle juste mais ne démord jamais de sa vision du monde. Paradoxalement la force de cet « éléphant se tenant tranquille » est de ne jamais se tenir tranquille – à part deux brèves scènes de restaurant, ceci est un film marché, arpenté, couru, pour les personnages comme pour la caméra, et donc pour le spectateur, happé par le mouvement et plongé dans le monde tel que Hu Bo le voyait. Cette vision est portée par une unité visuelle impressionnante, parfois étouffante, dont les gris-bleus laissent le souvenir erroné d'un film en noir et blanc, ainsi qu'une insistance sur les visages, souvent cadrés en avant-plan, laissant des événements dramatiques comme un suicide ou un meurtre dans le flou ou le hors-champ. S'ils sont sans cesse en mouvement, les personnages bougent lentement, comme engourdis par le froid de leur ville et la cruauté de leurs congénères. Collant de si près au ressenti des protagonistes sans jamais nous mettre à leur place, *An Elephant Sitting Still* atteint une portée universelle : la ville n'est pas nommée, la corruption visée n'est pas celle du capitalisme chinois déguisé en communisme mais des âmes. Ainsi Hu Bo délaisse la sociologie pour la métaphysique, ce qui ne rend que plus noir le constat.

Et pourtant. Cette lueur d'espoir que certains s'entêtent à chercher brille tout de même quelque part au bout du film, dans la nuit, pas loin de la ville où siège un éléphant mythique, indifférent au bruit et à la fureur qui l'entourent. Mais à ce trait un peu forcé, on préfèrera le geste infatigable de Hu Bo, cette manière tenace qui se confond avec le parcours de personnages épuisés, désespérés mais toujours debout. Il serait hypocrite de prétendre que le suicide de l'auteur n'influe pas sur l'appréciation du film : connaissant son destin, on prend son désespoir au sérieux. Mais voilà l'étrange paradoxe de *An Elephant Sitting Still* et peut-être ce qui explique son succès : de ce désespoir, Hu Bo a réussi à tirer quelque chose de vivant, de vif, un film qui ne ressemble qu'à lui. Sous ce désespoir, ça bouge, ça lutte, ça persiste. ■

AN ELEPHANT SITTING STILL
Chine, 2018
Réalisation, scénario, montage Hu Bo
Image Fan Chao
Musique Hua Lun
Interprétation Peng Yuchang, Zhang Yu, Wang Yuwen, Liu Congxi
Distribution Les Bookmakers/Capricci Films
Durée 3h54
Sortie 9 janvier

CAHIER CRITIQUE

La huitième génération

Entretien avec Meng Xie

An Elephant Sitting Still a été projeté à Locarno dans le cadre d'un hommage à Pierre Rissient, ardent défenseur du film. Ce soir-là, le film était présenté par Meng Xie, vendeur international mandaté par la famille de Hu Bo suite au différend ayant opposé le cinéaste à ses producteurs. Ce fin connaisseur du jeune cinéma chinois nous a parlé du film et de sa place dans le paysage contemporain.

Comment avez-vous rencontré Hu Bo ?
Je l'ai rencontré fin 2016 en tant qu'associé de la société Blackfin, productrice entre autres de *Kaili Blues* de Bi Gan. La deuxième fois, c'était pour voir son film dans notre salle de projection. Ce n'est qu'après sa mort en octobre 2017 que je me suis impliqué professionnellement, avec ma société de vente Redfin, lorsque les producteurs ont donné le copyright du film à ses parents.

Quelle a été votre première impression en découvrant le film ?
J'ai travaillé comme programmateur de jeunes cinéastes indépendants chinois dans un musée d'art à Pékin, donc je connais bien ce paysage, et *An Elephant Sitting Still* ne ressemble à rien de ce que nous montrions. On voit l'influence des grands cinéastes, mais le film impressionne par sa vision globale. Trois scènes m'ont marqué. L'engueulade entre le jeune garçon et son père au début rappelle, par l'accent mis sur le sordide, le traitement habituel de la famille et de la société dans les films indépendants chinois. Mais le film devient poétique lorsque le garçon s'arrête dans les escaliers, lance une allumette au plafond, et que la caméra suit, révélant une multitude de marques, ce qui indique que ce n'est pas la première fois. Il y a aussi le feu de cuisine pendant que le gangster et sa copine dînent dans un restaurant. Il l'entraîne dehors puis revient vers la cuisine, mais la caméra ne le suit pas, elle longe simplement un mur blanc. Zhang Yu, qui joue le gangster, m'a dit que cette scène a transformé son approche esthétique du cinéma. Le chef opérateur et le décorateur proposaient de mettre quelque chose au mur pour le rendre plus intéressant, mais Hu Bo n'a pas voulu. Ce qui a surpris Zhang Yu en voyant le film, c'était ce vide : en effet, il n'était pas nécessaire d'ajouter quoi que ce soit. Enfin la visite à la maison de retraite, avec ce travelling qui s'élève au-delà des murs pour montrer différents résidents m'a fait penser à Wang Bing : la séquence est mise en scène mais elle donne un aperçu brut de la réalité. Mais pour moi la scène la plus forte est celle où le garçon est capturé par les gangsters. Juste avant le coup de feu on entend un train arriver. C'est magique. Ce plan d'environ 30 minutes demande une précision extraordinaire : avec leur budget, il n'était pas possible de faire aller et venir des trains, il fallait que tout soit prêt pour le passage du train. Lors de cette projection, Hu Bo recueillait les impressions de ses amis et collègues. Il était ravi que j'apprécie sa façon de traiter les choses. Car il était dans une position difficile en tant que jeune cinéaste face à des producteurs qui trouvaient son film trop long et voulaient imposer des coupes – il m'a d'ailleurs dit qu'il existait une version de deux heures. Connaître le ressenti d'autres spectateurs était un moyen important pour lui de garder confiance.

Comment situez-vous Hu Bo dans le cinéma chinois d'aujourd'hui ?
Pierre Rissient a dit de Hu Bo et Bi Gan qu'ils représentaient la huitième génération du cinéma chinois. Ce qu'il voulait dire, c'est qu'avec eux le jeune cinéma indépendant chinois s'éloigne de l'influence du réalisme à la Jia Zhang-ke et Hou Hsiao-hsien. Pour moi, producteur et vendeur, c'est important de voir des films qui rompent avec les normes de ce que doit être un film indépendant chinois. Aujourd'hui, on ne sait plus d'où viennent les jeunes cinéastes chinois. Ils sortent de la critique sociale à l'européenne. Chez Bi Gan et Hu Bo, il reste un contexte social, mais la manière est différente.

Comment décririez-vous Hu Bo comme individu ?
Je l'ai revu peu après cette projection en juillet, au festival de Xining. Sachant qu'il y avait un problème entre lui et le producteur, je lui ai demandé comment ça allait. Il m'a répondu en souriant qu'il était passé à autre chose. Il préparait son prochain long. La nouvelle de sa mort m'a donc vraiment surpris. Après son suicide, certains ont fouillé sur son compte Weibo [le Twitter chinois, ndlr] : s'y révélait un jeune homme qui se battait face à une situation financière difficile et face au fait qu'il n'avait pas le contrôle absolu sur son film. Mais ce sont les batailles propres tout artiste. Quand on rencontrait Hu Bo, on n'avait pas l'impression de parler à un type déprimé, mais on devinait certainement sa grande sensibilité. C'était simplement un jeune créateur luttant avec sa réalité.

Entretien réalisé par Nicholas Elliott à Locarno, le 7 août.

actualité

Hu Bo An Elephant Sitting Still

Révélation majeure du festival de Berlin 2018, *An Elephant Sitting Still* du réalisateur Hu Bo fut programmé dans la section parallèle du Forum et reçut le prestigieux prix de la critique internationale (Fipresci). Ignoré par la presse française mais louangé dans nos colonnes, il n'eut pas l'honneur de la compétition car son auteur avait mis fin à ses jours peu de temps après la finition de son film et n'aurait donc pas honoré de sa présence la Berlinale, les œuvres de nos jours ayant moins d'importance que les *people*. Le film de Hu Bo, long de près de quatre heures, labyrinthique, d'une ampleur digne des grands romans russes ou latino-américains, frappe par sa noirceur absolue et son portrait désespéré de la Chine contemporaine. Le décès de son metteur en scène en fait donc une œuvre unique comme *La Nuit du chasseur*, *Wanda*, *Sierra de Teruel*, *Les Tueurs de la lune de miel* ou *Le Christ interdit*. Pour accompagner l'essai d'Alain Masson, nous publions en exclusivité les premières pages de la nouvelle du même titre écrite par le cinéaste, qui fut aussi l'auteur de quelques œuvres littéraires avant sa disparition à 29 ans.

Sortie le 9 janvier
Da xiang xi di er zuo
Chinois (2018). 3 h 50. Réal., scén. et mont. : *Hu Bo*. Dir. photo : *Fan Chao*. Son : *Ren Yiming*. Mus. : *Lun Hua*. Prod. : *Fu Dongyan*. Dist. fr. : *Capricci films*.
Int. : *Zhang Yu* (*Cheng Yu*), *Peng Yuchang* (*Bu Wei*), *Wang Uvin* (*Ling Huang*), *Li Congxi* (*Jin Wang*), *Zhuyan Manzi* (*la maîtresse de Cheng*).
Voir aussi n° 686, p. 35, Berlin 2018.

Parmi les ombres errantes
Alain Masson

DÈS LE DÉBUT se manifeste l'une des formes constitutives de l'unité du film : c'est en assistant à la rupture d'une relation que le public apprend son existence. Ainsi vont les rapports humains : le conflit est leur substance la plus commune. De plus, Cheng, minable délinquant, fait part de sa curiosité et peut-être de son envie à l'égard d'un éléphant qui demeure immobile à Manzhouli et cette mention d'une ville frontière, dont le décor cosmopolite associe tous les kitsch, han, mandchou ou russe, rompt avec l'atmosphère renfermée de la pièce où se déroule la dispute et avec tout ce que Hu Bo va montrer de la Chine, uniforme, morose et sale. L'éléphant impassible attirera donc tous les principaux personnages masculins.
Famille, voisinage, amour, amitié, complicité, marché noir, il n'est en somme rien qui n'apparaisse que pour s'effacer à l'instant. Ainsi s'établit peu à peu le réseau de personnages qui fait l'objet du récit et lui confère son ampleur romanesque. Les dialogues, ces duels, unissent de manière paradoxale l'hostilité et le secret. Les interlocuteurs s'insultent, se menacent, se bousculent, ne se pardonnent pas, se chassent, font feu. Mais de quoi parlent-ils ? Ils le savent mieux que nous, tant demeurent imprécises leurs façons d'indiquer leurs griefs ou leurs exigences, et inconséquentes leurs réponses. Ils sont entre eux et usent de la même parole succincte. Ils partagent aussi une courte philosophie : le monde est un terrain vague ; la vie, cette poubelle, ne s'améliore jamais ; inutile de chercher ailleurs. Ces maximes ne publient pas la morale de l'ouvrage, elles assurent une consonance unanime entre ces antagonistes. Leurs disputes se déroulent parfois dans la pénombre : une pièce étroite et mal éclairée, un escalier sans lumière, les réserves d'un centre commercial, un tunnel, de sorte que l'image déficiente, autant que la parole irrésolue, produit une ressemblance mystérieuse à laquelle n'échappe aucun des adversaires. Ces entretiens ne se terminent pas : ils s'interrompent, ou le montage les coupe ; parfois leur propos se voit démenti sans retard : pourquoi la brute au chien renonce-t-elle à cogner ? pourquoi Cheng aide-t-il Bu, au lieu de venger son frère ? Le faussaire en billets de train sait que Cheng poursuit Bu, on ne nous dit pas comment. Le récit est avare de causes. La réduction de personnages à une silhouette sombre et l'usage du flou au fond du champ expriment la même carence de clarté.
On ne manquera pas de reprocher au cinéaste tous ces longs plans qui suivent de dos une personne en marche, mais il ne faut pas s'y tromper : ils sont indispensables. Ils permettent d'abord de remplacer au fil du trajet un individu par un autre, à peine dissemblable ; ils favorisent, mieux que d'autres prises, le rapprochement de la vêture avec les gris ou les ocres blafards

« Changer de ville ne sert à rien » (Peng Yuchang, Wang Uvin)

du milieu urbain ; ils opposent des démarches vaines à la sérénité du légendaire éléphant. Ils concourent avec force à la constitution progressive de cette confrérie d'ombres errantes qui ignorent leur ressemblance et leur solidarité de fait. Comme les peintres de danses macabres, tout en accordant à leurs cadavres quelques signes de leur fonction sociale, les dépouillent de leur individualité, cette mise en scène réduit les marcheurs à une humanité commune et minimale. La finalité du récit consiste à les rapprocher et, au dénouement, à les établir en une communauté, sortie de la nuit intime et safranée qui règne dans l'autocar, pour se passer, dans le faisceau lumineux de ses phares, un objet qui tient lieu de balle, tandis que barrit avec emphase l'éléphant de Manzhouli.
Suffit-il donc de fuir ? Peut-on éviter de comprendre cette scène sous des noms aussi exotiques, vus de Chine, que ceux d'espérance et de fraternité ?
On le sait : « Changer de ville ne sert à rien » ; à la cité inhabitable répond l'inappétence à habiter. Les intérieurs ne sont représentés que pour être fuis, souvent de manière dramatique, voire mortelle. Le travelling qui épouse le regard de Jin sur les vieillards de l'hospice, dont la grille, menaçante comme une herse, s'ouvre si lentement, expose l'horreur de l'installation : une pitoyable paralysie. Les interminables parcours manifestent donc aussi une manière de tourner le dos à toute demeure. Allons voir, dit Bu ! Ce départ, qui se répète à la gare et à une étape, est le moment du détachement de tout lieu, forme perceptible du renoncement dont le grand-père a indiqué la nécessité. Le jeu de passes de la fin, circonscrit dans la lumière des phares, suppose-t-il rien d'autre qu'une version insouciante de cet imprescriptible écart ? Rien n'indique qu'il symbolise une vie nouvelle, mais il implique la prise de conscience d'une communauté humaine et le goût des échanges gratuits. Le groupe inclut une petite fille, mais aucune femme : ce sexe apparaît ici comme plus accroché aux réalités quotidiennes et plus sensible à un devoir d'authenticité. Qu'arrive-t-il en effet ? Des événements dignes d'un film réaliste ou de la rubrique des faits divers : ruptures, bousculade mortelle, histoire de chiens, chantage informatique, téléphone volé, mensonges et trahisons, suicides, coups de feu. Mais comme leurs causes, les conséquences de ces actes violents et banals se diluent dans un rythme ralenti, vraiment détendu, qui les soustrait à toute tension dramatique. L'action se déroule en un jour, mais c'est un jour sans division nette, sans agenda, dans une cité sans organisation visible. Cette dilution dans la monotonie des heures et des lieux corrobore le dégoût des personnages, qu'on ne réduira pas à une convergence d'opinions. Image de l'insaisissable, le plan, qui surgit à l'improviste, où l'averse et la brume changent la route en une pâle grisaille, en témoigne : il s'agit d'une peinture métaphysique de la vanité d'être, plus que d'un panorama de la vie des prolétaires. L'hospice, l'hôpital et la gare sont également défaillants. La police n'existe pas. Ces voyous sans envergure, abrutis frénétiques ou jouvenceaux désorientés, ce vieillard voué à mourir seul, ces « moins que rien » sont les victimes d'une absence de système social, mais incarnent aussi une humanité qui se désavoue elle-même et que rien ne peut sauver du malheur d'être née. Certes des impératifs survivent en eux ; ils s'efforcent les uns d'être loyaux, un autre de tuer par honneur et d'être fidèle en amour, une troisième d'affirmer sa liberté ; mais ces entreprises, bonnes ou mauvaises, sont vouées à l'abandon, et fuir, c'est aussi abandonner. Le cri désespéré que lance Bu devant une friche industrielle boueuse et le terre-plein qui domine les voies de chemin de fer où sa destinée va connaître des retournements imprévus manifestent l'impuissance de l'adolescent : l'activité a disparu, les convois passent, lui est à côté. Mais comme Jin, il demeure capable de partir, bien qu'il réponde à celui-ci que l'éléphant lui est indifférent : seul le départ compte. ■

Le monde est un terrain vague (Peng Yuchang, Zhang Yu)

An Elephant Sitting Still*
Hu Bo

* Ceci est un extrait de la nouvelle de Hu Bo qui a servi de base au scénario du film. Nous remercions Julien Rejl et la famille de Hu Bo de nous avoir permis de le publier. Traduit du chinois par Judith Pernin.

Li Congxi dans *An Elephant Sitting Still*

Hu Bo

La première fois que j'entendis parler de cette histoire, c'était chez Li Kai. Il m'apprit que dans le zoo de la ville de Hualien[1], il y avait un éléphant « qui passe sa vie assis, putain. Peut-être parce qu'on le malmène sans arrêt avec des piques, ou alors il aime juste être assis. Tout le monde vient le voir et lui jette à manger en tenant les barreaux de la cage, mais il s'en moque éperdument ». Telles furent ses paroles alors, il y a un an déjà. Il me confia également qu'il avait toujours voulu aller voir cet éléphant. Avant-hier, Li Kai est monté sur le toit de son immeuble et a sauté parce que sa femme avait la cuisse légère. Mais je sais que Li Kai ne se souciait pas tant de sa femme. Li Kai était rentré chez lui, alors qu'il devait partir en voyage d'affaires, car il avait remarqué qu'il s'était trompé de chaussures. Celles qu'il portait étaient dépareillées. À force de prendre des somnifères, son cerveau ne marchait plus. Il avait changé ses billets de train et était retourné chez lui. Il avait dû trouver la porte verrouillée de l'intérieur car ses clés ne parvinrent pas à l'ouvrir complètement. En pénétrant dans l'appartement, il se rendit compte que les habits de sa femme étaient en désordre.

– Je cherche mes chaussures, dit Li Kai.
– Elles sont toutes dans le meuble, dit-elle.

Li Kai alla fouiller dans le meuble et mit finalement la main sur une paire identique. Il se dirigeait vers la porte pour s'en aller quand il remarqua une marque de dents sur la bouche de sa femme. Il ne prenait pas suffisamment de somnifères pour rater cette empreinte.

– Il y a quelqu'un à la maison ?, a-t-il demandé.
– Absolument pas. Comment se fait-il que tu sois revenu ?
– Eh bien, pour chercher des affaires.
– Vas-tu rester alors ?
– Comment ?
– Vas-tu rester à la maison ?

Sa femme semblait pressée. Li Kai alla d'abord jeter un œil aux toilettes, puis dans la chambre à coucher, et fouilla consciencieusement l'armoire à vêtements. Je ne sais pas comment il a finalement compris, mais en tout cas, il ouvrit le capot de la machine à laver. Celle-ci était d'une taille considérable car sa femme lavait tous les draps une fois par semaine. Il l'ouvrit et c'est moi qui étais assis dedans. Il m'a dit :

– C'est à toi cette paire de chaussures ?
– Oui, répondis-je.

La machine à laver était sur le balcon et je me demandais bien comment j'allais pouvoir en sortir. Je ne savais vraiment pas comment m'en extirper. Mais j'avais étiré le cou et ma tête dépassait déjà.
Je le vis. Li Kai ouvrit la fenêtre et sauta. Je n'entendis pas le moindre son. La femme de Li Kai se précipita vers la fenêtre et regarda en bas.

actualité

Ensuite, je m'enfuis. Je repris quand même la paire de chaussures oubliée auparavant chez Li Kai. Sa femme m'en avait offert une, la fois précédente, et j'avais laissé la mienne chez lui. Pendant deux jours, les titres des journaux rapportèrent : « Amer et cocu, un col blanc se suicide. » Les gens qui commentaient se classaient en deux catégories : ceux qui calomniaient sa femme et ceux qui me calomniaient. Pour moi, l'erreur dans cette histoire, c'est que d'abord, Li Kai n'aimait pas du tout sa femme. Moi non plus d'ailleurs. C'est seulement parce que la femme que je voulais m'avait rejeté que j'étais allé chercher celle de Li Kai. On s'entendait bien à la fac.
Par la suite, la femme qui m'intéressait partit à Taipei. Je la suivis.

Elle était toujours très occupée, elle voulait toujours faire un tas de choses. Moi j'étais oisif, et n'avais jamais envie de rien. Lorsque je manquais d'argent, je participais à des réunions d'écriture et de développement de scénarios auxquelles assistaient beaucoup de gens comme moi. On s'asseyait et on aidait des projets en proposant des idées, en parlant à tort et à travers, et ensuite chacun recevait un peu d'argent. Je n'avais même pas à écrire un mot, juste à discuter, donc je ne gagnais vraiment pas beaucoup. Trois de mes proches pouvaient m'amener à ce type de réunions. L'un faisait du théâtre et était marié, un autre était un camarade d'université qui avait tourné un film plutôt bien reçu. Et puis il y avait aussi mon ex, qui était scénariste. Il suffisait que je dise à l'une de ces trois personnes que je n'avais pas d'argent, et ils m'invitaient à ces réunions, sans pour autant partager avec moi leurs contacts professionnels. Ils ne m'aidaient que parce qu'ils craignaient que je finisse par mourir de faim. Malgré tout, je n'aurais jamais imaginé que Li Kai, qui avait changé, terminerait ses jours ainsi. Une fois, j'étais allé faire de la moto au lac Qinghai avec mon camarade de classe réalisateur. Une voiture avait dépassé la ligne centrale et je m'étais retrouvé en difficulté. Ma moto s'était retournée pour finalement atterrir dans un fossé au bord de la falaise.

Wang Uvin, Peng Yuchang dans *An Elephant Sitting Still*

Li Congxi, à g., et Zhang Yu, à dr., dans *An Elephant Sitting Still*

Sans le fossé, j'aurais fait une chute de plus de 100 mètres. Il vint alors me voir d'un air inquiet. J'étais un peu confus, car je ne savais pas si j'avais dégringolé la pente ou si j'étais sain et sauf. C'eût été une assez bonne méthode pour résoudre tous mes problèmes. Je m'étais senti en fait assez chanceux. C'est aussi grâce à cet accident que ce camarade m'introduisit dans un atelier d'écriture de scénario prestigieux, et que je gagnai suffisamment d'argent pour partir à Taipei.
Une fois à Taipei, j'allai me procurer une carte de téléphone chez Chunghwa Telecom. Il y avait trois guichets dans le magasin. Au premier, une dame âgée mettait des heures à acheter un téléphone portable. À l'autre, un vieil homme assis depuis probablement très longtemps voulait échanger sa carte. Nous étions une dizaine de personnes à attendre au dernier guichet. Je ne voulais vraiment pas devenir comme eux en vieillissant. Après avoir changé de carte, je lui passai un coup de fil.

– C'est moi, dis-je.
– Tu as changé de numéro ?

Elle n'avait peut-être pas du tout envie de recevoir mon appel.

– Non, je suis à Taipei.
– Pour de vrai ?
– Je suis à Ximending, dans la rue Emei. Je viens de changer de carte SIM.
– Tu es venu pour faire quoi ?
– Faire un tour, et te voir.
– Tu es fou ? Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, j'ai un emploi du temps très chargé.
– Ce n'est pas grave, on mange juste un morceau et ça ira.
– Ça ne marche pas. Ce soir, j'ai déjà prévu de voir des gens. Ce sont des écrivains, ils sont très orgueilleux. Ce ne serait pas pratique pour discuter, dit-elle.
– Alors, allons manger un dernier morceau en toute fin de soirée.
– Bon… On se tient au courant plus tard.

Elle raccrocha. ■

1. Hualien est une ville située à Taiwan. Le début de l'histoire se déroule en République populaire de Chine [NDT].

TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

ACCUEIL | LITTÉRATURE | CINÉMA | SCÈNE | ART | ABONNEMENT | ANCIENS NUMÉROS

Nuit de Chine

J'aime Tweet

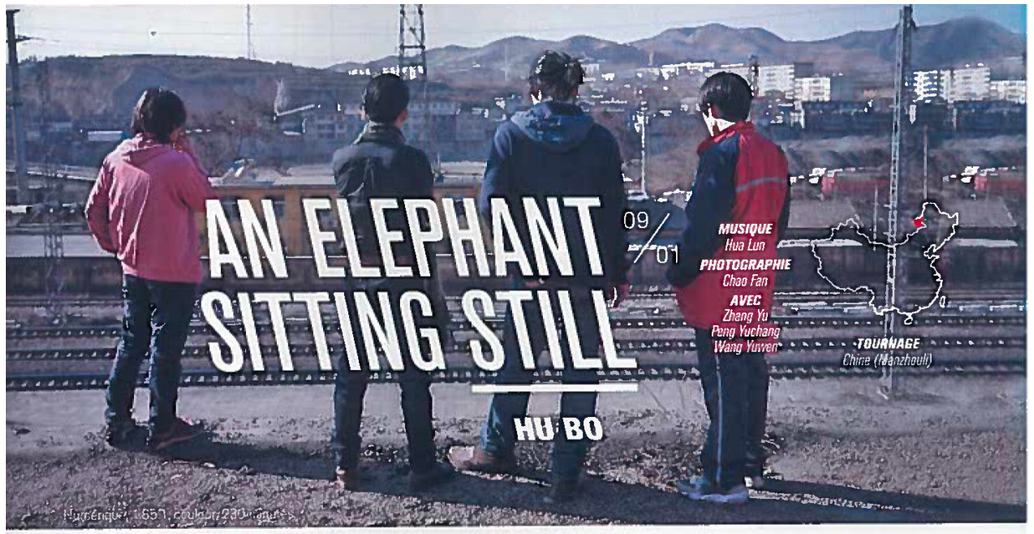
An Elephant Sitting Still, de Hu Bo ou la Chine version élégiaque. Une splendeur mélancolique.

Par Damien Aubel

Quel est le point commun entre deux lycéens rudoyés par la petite brute de leur établissement, une lycéenne qui a une liaison avec le directeur adjoint, un vieil homme devenu encombrant que son fils cherche à évincer de l'appartement familial, un truand dandy mélancolique accroché aux basques d'une femme qui ne veut plus de lui, un grand chien blanc, rôdeur canin aux allures et aux réflexes de fauve ? Chez Prévert, il ne manquerait plus qu'un raton-laveur, ici, en l'occurrence, c'est le pachyderme du titre, dont le barrissement sera le point d'orgue du film. Entre eux se noue une tapisserie complexe de relations, sur le mode de l'attraction et de la répulsion, chacun des personnages, comme autant de particules élémentaires, ou de boules de billard (on avait oublié une queue de billard, autre McGuffin du film, dans notre inventaire...) se carambolant dans un mouvement incessant de reconfiguration. On vous laissera apprécier la finesse du maillage narratif, qu'il serait trop long de détricoter ici. De toute façon, le véritable liant est ailleurs. Dans une couleur. Le gris. Le gris, délavé comme une brume souillée d'une infinie tristesse, ou à la rugosité terne des cubes de béton décrépit des grands ensembles qui dessinent le labyrinthe asphyxiant d'une grosse ville chinoise. Le gris qui devait aussi être la teinte dominante de la météorologie intime du réalisateur Hu Bo, qui, après avoir ainsi étiré une de ses nouvelles sur près de quatre heures pour le grand écran, a mis fin à ses jours. Mais aussi et surtout le gris comme paradoxe chromatique : ni noir, ni blanc, entre le minéral et le liquide, bref, une nuance indéfinissable, à la limite de l'invisible et du visible, comme une vapeur.

C'est là que se situe le tour de force du film, qui n'a rien, malgré la durée et l'éléphant du titre, de pesant. Mais qui, au contraire, cultive une finesse de perception, de regard ou d'écoute, qui lui permet de saisir et de matérialiser l'irreprésentable. Ainsi de la violence : comment donner à voir sa substance intime – non pas les coups, les cris, l'effervescence des corps – mais l'événement temporel qu'elle constitue : cette soudaineté, ce surgissement brutal, paroxystique, qui déchire la trame du temps ? La solution de Hu Bo est aussi simple qu'élégante. Prenez la confrontation des deux lycéens et du « bully », sur les marches d'un escalier de l'établissement : accumulation des provocations verbales, montée de la menace, comme une flamme court le long de la mèche d'un explosif. Puis le long dévidage des conséquences. Entre les deux ? Quasiment rien. Comme un trou, un blanc, un instant, rendu encore plus bref, plus « instantané », d'être ainsi incrusté dans une épaisse et complexe pâte narrative.

On l'aura compris, c'est cet autre insaisissable par excellence qu'est le temps, auquel Hu Bo donne consistance, et même corps. Littéralement. Car à la façon de Gus Van Sant dans *Elephant*, et les embranchements des couloirs de son lycée, Hu Bo filme toute une géométrie des déambulations : trajectoires rectilignes, avec personnages de dos, qui semblent se composer les unes avec les autres pour dessiner un uniquement déplacement. Ou comment rendre sensible la marche du temps, sa progression inexorable...



La Cité des douleurs

PAR JÉRÔME D'ESTAIS

Comment trouver les mots pour parler d'une telle œuvre, opéra punk, épopée abyssale des âmes mortes, surgie de la nuit des temps, un film d'une puissance rarement égalée, déflagration douloureuse puis compresse cotonneuse, élégie d'un suicide collectif et personnel, astre sombre appelé à briller pour l'éternité dans les limbes de nos mémoires cinématographiques ? Peut-être en recréant le mouvement circulaire de ce cinéma immersif, autour des trois mots composant son titre… *An Elephant Sitting Still*.

Cet éléphant, dont rêve l'un des quatre personnages, pendant que tous songent à s'échapper de cette ville du nord de la Chine, friche post-apocalyptique, gangrenée par le chômage, la violence, les inégalités sociales et le fossé des générations. Ce pachyderme méditant ailleurs, loin de la fureur du monde, devenu le but commun de l'errance, la lueur d'espoir au fond du tunnel, l'image obsessionnelle, fantasmée autant que pleurée. De l'éléphant, le film a la longévité, signe d'éternité, la démesure, propre aussi au pays qui lui sert de décor, ancestral et monstrueux, dopé et mis à terre par la croissance économique, terreau fertile à tous les excès, à tous les maux, à cette mort qui menace protagonistes, proboscidiens pourchassés, en voie de disparition, autant que son cinéma indépendant, agonisant au sein d'une production commerciale et propagandiste. La couleur encore, grise, celle de ce brouillard persistant, de ces visages que la vie semble avoir quittés, carapace forgée pour se protéger et déjà si fissurée. Le poids aussi, énorme, celui qui pèse sur les épaules du monde, sous un ciel de plomb, autant que celui de la rumeur, folle, précédant ce premier et unique long métrage d'un jeune cinéaste qui, après avoir filmé son propre roman, mit, une fois le tournage achevé, fin à ses jours. Sa beauté et sa force, enfin, lien mystérieux entre les hommes et les Dieux.

Wang Yuwen et Pang Yuchang

Assis, comme ces êtres, esseulés, épuisés, tournant en rond sans avancer, dont les longs plans-séquences et travellings circulaires fixent les face-à-face, prisonniers dans ce cercle labyrinthique et vicieux, victimes et bourreaux, isolés d'un monde extérieur flou, dont ils sont devenus l'unique surface de réflexion, par une caméra qui, se faisant, les lie au spectateur à perpétuité. *Still*, immobile, à l'instar de cette journée étirée, carcan de l'échappée fixe et hypnotique. *Still*, silencieux, tel ce film choral, avant l'ultime barrissement, plein de rage contenue, de cette résignation finalement vaincue. Calme, tranquille, quand la faible lueur, surgie des phares d'un car arrivé à son but, peut-être conduit par celui prêt à tout pour que ses personnages ne finissent pas au cimetière des éléphants, perce enfin l'obscurité. « *Pitié pour les humains !* », aurait hurlé l'animal peint par Francis Bacon. ●

EN COUVERTURE

CHINA BLUES

Fin 2017, Hu Bo, écrivain chinois de 29 ans, se donnait la mort. Il venait d'achever le montage d'un premier film de 3 heures 50 : un portrait ample, grave et lucide de la Chine au miroir d'un pachyderme.

On pourrait comparer le cinéma d'auteur chinois contemporain au système solaire. Au milieu, l'astre Jia Zhang-ke, et autour, des planètes dont la trajectoire suivrait plus ou moins fidèlement son programme d'envol timide vers le fantastique (lire p. 38). Dans ce décor, le cinéma de Hu Bo serait une lune qui chute pour s'écraser sur la terre ferme du réel. Chez lui, nul décollage pour la féerie. Bien au contraire. Dans *An Elephant Sitting Still*, quel que soit leur âge, les personnages semblent lourds du poids de toute une vie. Ils sont comme cet éléphant impassible qui donne son titre au film : indifférents à tout, condamnés à tourner en rond dans leur enclos de misère sociale et affective. Nous sommes au nord de la Chine, dans les faubourgs pauvres d'une métropole anonyme, et, malgré la mort accidentelle d'un lycéen qui les relie tous, les quatre protagonistes de ce récit choral (deux adolescents, un voyou et un retraité) ne s'étonnent plus de rien. « *Tu finiras vendeur à la sauvette* », dit un prof à son élève de 17 ans. Ici, nous montre Hu Bo, tout est écrit d'avance, et chacun sait qu'aucune éclaircie ne l'attend sous le ciel poisseux de cette journée et de cette ville qui ressemblent à toutes les autres. La force du film est de rendre compte de cet engourdissement intégral au moyen d'un filmage souple, jamais abrupt, comme si la caméra ondoyait entre les personnages à la manière d'un serpent constricteur qui resserrerait peu à peu son étreinte. Et si le récit laisse finalement s'échapper deux ados et un retraité à Manzhouli, pour aller voir ce mystérieux éléphant qui ne bougerait jamais, c'est pour les abandonner en chemin, sur la route de leurs espoirs sans doute vains. Les envies d'ailleurs ne manquent pas, nous raconte Hu Bo, mais il faudra un peu plus que du fantastique ou une pincée d'exotisme pour tirer la Chine de son immense paralysie. ● ADRIEN DÉNOUETTE

: « An Elephant Sitting Still » de Hu Bo
Les Bookmakers / Capricci Films (3h50)
Sortie le 9 janvier

42

ACTUALITÉS

An Elephant Sitting Still

N.G. Dès sa première projection publique à la Berlinale 2018, *An Elephant Sitting Still* a été entouré d'une aura mythique. Première raison à cela : le suicide du cinéaste de 29 ans, Bo Hu, six mois auparavant, pendant la postproduction de son premier – et dernier – long métrage. Quelles qu'en aient été les raisons – et ses désaccords sur le montage final avec les producteurs Wang Xiaoshuai, auteur, par ailleurs, de *Beijin Bicycle* et Liu Xuan, l'épouse de ce dernier, semblent avoir pesé lourd –, cette disparition porte une ombre tragique sur l'œuvre. La seconde découle de la longueur de près de quatre heures de la bande, dissuasive pour nombre de spectateurs déclarant forfait bien avant d'avoir pu entendre la vedette du film – le pachyderme –, resté indécelable plus longtemps encore que l'équidé dans *Le Cheval de Turin* (2011).

De ce fait, la réception critique du film de Bo Hu a eu ses inconditionnels comme quantité de détracteurs, exaspérés par la restitution en temps réel, voire plus, d'un quotidien poisseux. Rappelons que le récit reprend et développe considérablement une nouvelle éponyme de Bo Hu. Tandis que dans celle-ci, l'éléphant blessé est indifférent aux lazzi et aux peaux de banane lancés par les visiteurs d'un zoo de Taipei, dans le film, l'animal est délocalisé en Mongolie, à la frontière sibérienne. C'est peu dire que dans les deux cas, c'est le mal de vivre qui domine. Nous sommes dans un véritable *wasteland*, une ville postindustrielle, au milieu de barres d'immeubles décrépits et de décharges à ciel ouvert. Hu a tourné à Jinxi, une ville proche de la région minière du Shanxi, où l'on renonce progressivement à exploiter le charbon en poussant massivement les ouvriers au chômage. Le *smog* pollue les hommes et les objets, et contamine l'image. Chao Fan, le directeur de la photographie, contraint ou forcé, privilégie donc le flou. Au début, on n'y voit goutte et, dans tous les sens de l'expression, rien n'est fait qui éclaire notre lanterne. Les silhouettes évoluent dans l'obscurité, les visages, pris de près, sont à demi éclairés, indifférenciables. Il est surtout fait usage du plan-séquence et du travelling ; on suit souvent les personnages de dos ; on cadre les épaules, comme chez les frères Dardenne.

De l'aube à minuit, quatre destins se croisent. Bo Hu reprend le *topos* des voisins, que l'on trouvait, sur un mode plus souriant, dans des films soviétique comme *La Maison de la rue Troubnaïa* (Barnet, 1928) mais également dans deux classiques chinois : *À la croisée des chemins* (Shen Xiling, 1937) et *Corbeaux et moineaux* (Junli Zheng, 1949). *An Elephant Sitting Still* partage avec le premier l'obsession du suicide, avec le second, outre la métaphore animalière, le sujet de l'habitat indigne. La question de la proximité/promiscuité avait fait retour dans les années 80 avec *Les Voisins* (Zheng Dongtian & Xu Guming, 1982) ainsi que dans *Jeunes couples* (1987) du même Zhen Dongtian qui tendait à montrer la solidarité des "petites gens" en butte à une vie difficile.

Pour Hu, c'est le malheur qui lie les protagonistes et les expulse, pour ainsi dire, de leur propre vie. Dans trois cas, ils sont en partie responsables de leur sort. Un homme séduit, par désœuvrement et veulerie, la femme de son meilleur ami ; celui-ci le surprend et se jette du vingtième étage. Pour un portable volé, un lycéen pousse dans l'escalier un camarade de classe qui succombe à l'hôpital ; sa petite amie, dont ce même portable révèle la liaison avec le directeur de l'école, se trouve stigmatisée sur les réseaux sociaux. Le quatrième protagoniste, un sexagénaire, se voit traité comme la grand-mère réfractaire à l'hospice dans *Le Rire de Madame Lin* (2016) de Zhang Tao. Son fils et sa belle-fille le poussent à entrer dans un mouroir. Le sort s'acharne sur lui quand un molosse déchiquète son chien.

Ces éléments mélodramatiques sont pourtant traités avec prosaïsme. La violence des rapports humains est extrême (les écoliers sont armés, les mafieux paradent, les conflits sont réglés par des bandes antagonistes) mais toujours latente. Le spectaculaire est tenu à distance. Ce parti pris esthétique distingue cette œuvre de *A Touch of Sin* (2013) de Jia Zhanke, qui dresse un portrait tout aussi noir de la Chine sur fond d'animaux tutélaires. Bo Hu n'est pas, on l'aura compris, un adepte de films de sabre où les vengeurs se libèrent dans une transgression jouissive, pour eux-mêmes comme pour le spectateur. Les personnages sont ici travaillés par une culpabilité dostoïevskienne, courbent l'échine, suivent des stratégies de fuite, d'évitement, restent dans une impassibilité morne. S'extirpant de leur bassesse ou de leur humiliation, les protagonistes s'embarquent pour Manzhouli, la ville de l'éléphant zen. En car, dans la nuit, ils vont de l'atopie à l'utopie. La caméra les suit jusqu'à un arrêt, sur l'autoroute, lorsque pris dans les phares du véhicule, on les voit jouer au foot comme s'il s'agissait de la piste d'un cirque.

Da xiang xi di er zuo. réal, sc, mont : *Bo Hu* ; ph : *Chao Fan* ; mu : *Hua Lun* ; int : *Yu Zhang, Yuchang Peng, Uvin Wang, Congxi Li*. (CHI, 2018, 230 mn)

Abonnez-vous

PREMIERE

Rechercher...

CINÉMA SÉRIES TV DVD / VOD BANDES-ANNONCES PROGRAMME TV PEOPLE

Toutes les critiques de An Elephant Sitting Still

Les critiques de Première

PREMIÈRE ★★★★★

par Thomas Baurez

Cet « Elephant » arrive précédé d'une aura particulière qui ne saurait masquer l'essentiel : le film est une merveille tant expressive, dramatique que poétique. Hu Bo, son jeune auteur de 29 ans, s'est suicidé peu après le montage de son premier - et donc - ultime film. Un film-fleuve de près de 4 heures adoubé par de prestigieux parrains : Béla Tarr et Gus van Sant dont l'imprimatur ne surprend pas au vu de ce récit en forme d'errance où chaque plan séquence tente de rendre compte de la tragédie d'un monde au ralenti. Nous sommes dans une ville post-industrielle du Nord de la Chine (non nommée) où tout est gris à l'image de cet animal de foire : un éléphant impassible et assis, que plusieurs protagonistes veulent aller voir de près histoire de se refaire une santé morale ou tout simplement guidés par une curiosité qui apporterait un peu de couleur à un quotidien sinistré. Mais cet éléphant –attention spoiler– nous ne le verrons jamais, tout au plus son barrissement viendra hanter les ultimes secondes de cet opus, nous laissant à jamais avec -c'est le paradoxe du cinéma- sa forte présence à l'esprit.

POÈTE DES AMES

Mais avant d'en arriver là, il aura fallu éprouver un récit choral, s'en immerger totalement pour en sortir comme purifié de toute la violence d'un monde où les rapports de force entre les individus entraînent inexorablement les êtres vers la nuit. Là un adolescent en pousse un autre et le tue accidentellement devenant une bête traquée, ici une jeune femme flirte avec son proviseur pour s'émanciper de l'emprise d'une mère violente, il y aussi un vieil homme promis à l'hospice par ses propres enfants las d'être encombré du patriarche ou encore une petite frappe qui tente de se remettre de la mort de son meilleur ami dont il est en partie responsable... La caméra les suit avec une égale empathie, accompagne chacun de leurs gestes, et n'hésite à laisser le hors champ infuser le périmètre toujours mouvant de ces trajectoires. La purification évoquée vient de ce que le cinéaste ne cherche pas ici un naturalisme forcé, ni à rendre compte d'une réalité spécifique mais regarde chaque être comme s'il était le dépositaire de l'humanité tout entière. Hu Bo est en cela un poète des âmes. Il traque le détail invisible au commun des mortels qui viendra augmenter notre compréhension du réel : un mur blanc, des allumettes accrochées au plafond, des silhouettes dans une maison de retraite prisonnières de leur condition, un regard inquiet, un geste furtif... Et au-dessus de tout, il y a bien-sûr cet éléphant totémique et sa sagesse qui contamine tout le film.

RESISTER AU TEMPS

On ne s'étonnera pas que le suicide se retrouve aux deux extrémités du film, s'assumant comme une alternative au chaos. Si des hommes ou des femmes choisissent le grand saut, d'autres restent débout et continuent d'avancer dans un bouillard qui pourrait bien finir par se dissiper. C'est en tout cas ce que suggère la puissance du pachyderme en bout de course dont le cri sonne comme un rappel à l'ordre. Car si Hu Bo a décidé d'en finir dans la vraie vie, son film résiste au temps et promet une certaine éternité à celui ou celle qui osera s'y aventurer. Le premier choc de 2019.

24 IMAGES

ACCUEIL CRITIQUES ARTICLES PODCASTS REVUE DVD BOUTIQUE APPLICATION QUI ?

AN ELEPHANT SITTING STILL

HU BO

par ARIEL ESTEBAN CAYER

An Elephant Sitting Still est un trou noir, un creu, un cri. Un monument de 234 minutes, érigé au nom de la détresse, et au terme duquel son réalisateur, Hu Bo, 29 ans, s'est enlevé la vie. Ce serait déjà une anecdote suffisamment tragique si ce film – dévoilé à la Berlinale cette année et présenté au TIFF en première canadienne – n'était pas tétanisant de tristesse : essentiellement une lettre de suicide filmée, qui n'aurait pas dû être prise à la légère et qu'il ne faudrait pas, à notre tour, ignorer.

Structurant son film autour d'un logique perverse, où le malheur de l'un ne cesse de causer celui de l'autre (dans un cycle qu'on nous affirme à plusieurs reprises être sans fin), Hu Bo trace le destin sans issue de trois protagonistes interreliés, évoluant dans le décor morne et flou du nord de la Chine. Au fil de subtils et magnifiques plan-séquences épousant l'errance aussi métaphysique que géographique de ses personnages, le cinéaste nous présente Wang Jin, un homme dans la soixantaine, aliéné de sa famille et destiné à l'enfer des maisons de retraite (montrées, par Hu, comme de véritables prisons pour l'âme). Son voisin, l'adolescent Wei Bu, fréquente un établissement scolaire voué à être détruit ; il y est victime d'intimidation par les élèves comme par l'administration. Comme on le lui assure, rien ne sert à rien puisqu'il est destiné, de toute façon, à devenir vendeur de rue. Puis sa camarade de classe Huang Ling voit, pour sa part, sa réputation entachée lorsque sa relation avec le directeur de l'école est révélée au grand jour. Et tous, au terme d'une longue et éprouvante journée, racontée plus ou moins en temps réel, se rendront en Manzhouli – où la légende voudrait qu'on y trouve un éléphant de cirque gigantesque : un symbole préhistorique, un phare, dans ce monde voué à l'immobilisme, la souffrance et la poussière.

L'univers que nous présente le jeune réalisateur a donc tout d'un purgatoire terrestre : voici une ville minière qui semble perpétuellement figée dans un nuage de cendres, un microcosme moribond où le malheur humain remonte à plusieurs générations et se renouvelle, tel un brasier aux flammes vacillantes, de querelles minables en querelles minables, d'amertume en amertume. Les gens se jettent en bas des fenêtres pour un rien (ou plutôt, du fait de l'oblitérante accumulation d'*absence*) ; ils s'immolent accidentellement en cuisinant ; ils se tabassent à tout-va, à coup de batte rapiécée de ruban adhésif ou pire, ils voient leurs animaux de compagnie dévorés par de plus grosses bêtes. Il n'y pour issue que la mort, semble nous dire Hu, ou l'exil, bien que l'incertitude d'arriver à bon port demeure intacte.

Ainsi, tout au long de son premier et unique long métrage, Hu Bo se positionne résolument aux extrêmes du cinéma chinois contemporain. Il dresse, par l'entremise de son pachyderme, quelque chose d'élémental : non pas la chronique du développement de son pays (qui fait l'indéniable popularité de ses pairs), mais plutôt un état des lieux de la stagnation économique, psychique, vécue et bien réelle, qui s'écrit en Chine, tous les jours, entre les grandes lignes historiques qu'on a l'habitude de voir à l'écran. La torpeur fige ici les générations et réduit l'Homme au rôle de vagabond anonyme et oublié, de fantôme errant, isolé dans les ténèbres d'un brouillard opaque lui niant toute vision du futur.

Qu'il s'agisse d'une posture nihiliste, voire misérabiliste, ou d'un véritable appel à l'aide (la violence est souvent réservée au hors-champ, comme par pudeur, ou par méfiance de ce qu'elle pourrait avoir comme effet sur le spectateur), il n'en demeure pas moins qu'il est désormais impossible de lire *Elephant Sitting Still* autrement qu'à la lumière du décès de son créateur. Film tétanisant, fragile, long, circulaire, éprouvant et pessimiste, il s'agit – compte tenu des circonstances tragiques de sa mise au monde – d'une représentation monumentale des abimes de la dépression, de la détresse et de la mort – actualisés et montrées ici telle une condition du monde géographique. Autant de sujets tabous, de gouffres, qu'on ne peut approcher habituellement que superficiellement (au risque de s'y perdre), mais qu'Hu Bo explore de façon frontale, s'immisçant dans le cas présent bien au-delà des limites de la fiction. Son film se taille à même le roc, le béton, à même le flanc des montagnes, et la géographie mentale d'un pays, donnant corps à la souffrance, surgit tel un barrissement des entrailles de la Terre... comme pour nous rappeler, malgré la noirceur accablante, de continuer à exister.

Le film est présenté à nouveau au FNC, le dimanche 14 octobre, à 13h15, au Cinéma Quartier Latin (salle 17).

Chine 2018 / Ré. et scé. et mont. Hu Bo / Ph. Fan Chao / Son. Ren Yiming / Int. Wang Yuwen, Zhang Yu, Peng Yuchang, Liu Congxi / 234 minutes / Dist. KimStim.

Le Polyester

Festival des 3 Continents | Critique : An Elephant Sitting Still

Publié le 24 novembre 2018

Au nord de la Chine, une vaste ville post-industrielle et pourtant vide, plongée dans un brouillard perpétuel qui semble piéger ses habitants. Un matin, une simple altercation entre deux adolescents dans un lycée dégénère et va souder les destins de quatre individus brisés par l'égoïsme familial et la violence sociale. Une obsession commune les unit : fuir vers la ville de Manzhouli. On raconte que, là-bas, un éléphant de cirque reste assis toute la journée, immobile…

An Elephant Sitting Still
Chine, 2018
De Hu Bo

Durée : 3h50

Sortie : 09/01/2019

Note : ★★★★★☆

LA RONDE TRISTE

"*La vie, ça ne va pas s'arranger, c'est une longue agonie et c'est tout*". Pas un seul personnage ne sourit durant les 3h50 de l'impressionnant **An Elephant Sitting Still**. 3h50 plongées dans le smog, où une poignée de personnages cherchent une sortie de secours. Une issue à leur vie sans horizon, à leur ville où même l'école ne sert à rien, à leurs appartements où l'odeur étouffante semble venir à la fois de dehors et de dedans. Un monde qu'on dirait post-apocalyptique, à fuir à tout prix. L'éléphant du titre, c'est peut-être cette chape de plomb qui les cloue au sol, mais c'est surtout une légende qui leur apporte un début d'espoir. On raconte que quelque part dans la campagne chinoise, un pachyderme sauvé d'un crique s'est retiré du monde et reste assis à méditer. Presque à portée de rêve, la promesse d'être enfin délivré des tourments extérieurs. Alors même qu'aucun ticket de train ne semble être le bon pour pouvoir quitter la ville…

An Elephant Sitting Still possède sa structure narrative propre: privilégiant les face-à-face plutôt que les scènes de groupe, enchainant les confrontations non résolues, tournant presque en rond à l'image de ses personnages. Poussés à agir pour leur propre intérêt, ceux-ci vont se retrouver pris dans une sorte de ronde entêtante, chacun endossant tantôt le rôle de victime ou celui de coupable. Ce cercle vicieux de répétitions pourrait menacer de rendre l'ensemble frustrant – gris et pesant comme un éléphant, serait-on tenté de dire. Ce serait sans compter la mise en scène virtuose de Hu Bo, qui décolle du réel et nous emporte avec.

"*Si tu ne comprends pas la poésie, tu as déjà perdu la moitié de ta vie*" prévient l'un des personnages. Mis en scène comme un film social lambda – comme il en existe déjà trop – **An Elephant Sitting Still** étoufferait sous les touches de déprime. Or, celles-ci sont ici transcendées par une caméra particulièrement fluide, qui se faufile toujours près des visages de ses protagonistes, fait le point sur eux tout en rendant l'arrière-plan flou, presque inexistant. Un effet vertigineux et saisissant, à la fois bouleversant et d'une modernité radicale.

An Elephant Sitting Still était à l'origine un roman, également signé Hu Bo, qui avait fait pas mal parler de lui à sa sortie en Chine. En s'adaptant lui-même, le cinéaste signe une œuvre sans concession, et dresse le portrait d'une société à l'égoïsme glaçant. Un monde où le suicide est omniprésent, mais où l'espoir existe, même s'il ne se conquiert qu'à la sortie d'un éprouvant labyrinthe. Hu Bo signe surtout son unique film – il s'est en effet suicidé l'an dernier, avant même que son film ne soit vu. **An Elephant Sitting Still**, s'impose comme un nouveau météore venu du cinéma chinois contemporain, décidément l'un des plus passionnants du monde.

| Suivez Le Polyester sur Twitter, Facebook et Instagram !

par Gregory Coutaut

Une belle affiche pour le monumental « An Elephant Sitting Still »

Publié le 4 décembre 2018

Primé à la Berlinale où il a été dévoilé en début d'année, **An Elephant Sitting Still** est le premier long métrage du réalisateur et poète chinois Hu Bo. Ce sera hélas son dernier film puisque le jeune homme s'est suicidé à 29 ans après avoir achevé son film.

An Elephant Sitting Still se déroule au nu nord de la Chine, dans une vaste ville post-industrielle et pourtant vide, plongée dans un brouillard perpétuel qui semble piéger ses habitants. Un matin, une simple altercation entre deux adolescents dans un lycée dégénère et va souder les destins de quatre individus brisés par l'égoïsme familial et la violence sociale. Une obsession commune les unit : fuir vers la ville de Manzhouli. On raconte que, là-bas, un éléphant de cirque reste assis toute la journée, immobile…

An Elephant Sitting Still, récemment couronné aux Golden Horse Awards et sélectionné au Festival des 3 Continents, est un des immanquables de début 2019. Vous pourrez le découvrir en salles dès le 9 janvier. Retrouvez en avant première notre critique et une bande annonce. L'affiche officielle du film vient d'être dévoilée, découvrez-la ci-dessous.

CHACUN CHERCHE SON FILM
9 JANVIER 2019

CCSF partenaire de la cinémathèque à l'occasion de l'événement Rétrospective Éric Rohmer à partir du 9 janvier 2019.

CHACUN CHERCHE SON FILM

Recherchez un film, un acteur, un cinéma...

ACTUALITÉS | SÉANCES | AGENDA | VIDÉOS | DVD | VOD | CRITIQUES | COMMUNAUTÉ

An Elephant Sitting Still

AN ELEPHANT SITTING STILL
Da xiang xi di er zuo | 230 minutes | Couleur

SÉANCES (11)

Dans une ville chinoise post-industrielle, Wei Bu est en fuite depuis qu'il a poussé par accident un lycéen qui le harcèle dans les escaliers. Huang Ling, un camarade de classe, a une liaison avec la vice doyen et a des disputes fréquentes avec sa mère. Wang Jin, un vieux monsieur, ne peut rien faire quand sa famille le menace de le placer dans une maison de retraite. Yu Cheng, le chef d'un gang, tente de se remettre du suicide d'un ami, qu'il a lui provoqué. Leurs chemins vont se croiser quand ils se rendent à Manzhouli afin d'y voir un éléphant de cirque qui assis, immobile...

Réalisateur
Hu Bo

Date de sortie
09/01/2019

Genre
Drame

Nationalité
Chine

Distribution
Capricci Films

Classification
Non renseigné

Acteurs

Zhang Yu
Rôle : Yu cheng

Peng Yuchang
Rôle : Wei Bu

Wang Uvin
Rôle : Huang Lin

BANDE-ANNONCE | PLUS D'INFOS | VOIR LE GÉNÉRIQUE | VOIR TOUT LE CASTING

Critique de la rédaction

An Elephant sitting still nous plonge vingt-quatre heures dans une cité industrielle chinoise non définie, où se croisent quatre personnages tourmentés. Wei Bu, un adolescent harcelé à l'école, est menacé de mort après avoir involontairement envoyé un de ses camarades à l'hôpital. Le grand frère de la victime, Yu Cheng, se sent obligé de partir à la poursuite de Wei Bu pour venger son cadet. Huang Ling délaissée par sa mère, entretient une liaison avec le proviseur adjoint de l'école, liaison rendue soudainement publique sur internet. Wang Jin, la soixantaine, vit chez son fils et sa belle-fille et s'occupe avec joie de leur petite fille. Cependant, ses enfants veulent se débarrasser de lui et le placer en maison de retraite. Le film dresse le portrait de ces quatre âmes en peine dont personne ne veut et qui cherchent la même échappatoire : la promesse qu'à Manzhouli, une ville non éloignée de là, existe un éléphant qui se tiendrait assis tranquille toute la journée, sans bouger, malgré l'agitation autour de lui.

Dans la nouvelle écrite par Hu Bo dont le film est tiré, l'auteur se focalise sur le point de vue de Yu Cheng, le premier à répandre la rumeur de l'éléphant salvateur. Cette adaptation, elle, refuse de privilégier la vision de l'un de ses protagonistes. La caméra omnisciente postée sur steadycam file derrière eux, souvent de dos (façon Gus Van Sant), comme l'ennemi prêt à sévir. Toujours plongés dans un brouillard, les personnages flottent comme des fantômes dans les ruelles d'une ville en gris et bleu dont les éclats de lumière doivent être provoqués, par exemple par Wei Bu lorsqu'il lance des allumettes dans sa cage d'escalier. La torpeur et la dépression pèsent extrêmement lourd sur le film qui parvient pourtant, malgré les presque quatre heures qu'il compte, à filer sans que l'on s'en rende compte.

Dans le paysage cinématographique, Hu Bo n'aura tristement été qu'une étoile filante. Le cinéaste s'est suicidé à 29 ans, peu de temps après avoir terminé son film. Difficile alors de ne pas le voir comme un objet testamentaire, révélant les tourments de son auteur. "Le monde est répugnant" peut-on y entendre. Serait-il là, dans ce personnage qui se défenestre au début après avoir découvert la tromperie de sa femme ? Ou dans ce petit chien dévoré sous les yeux de son maître par un plus gros que lui ? Hu Bo ne donne évidemment jamais de réponse, mais laisse planer son propre personnage, que l'on imagine alors comme un cinquième spectre au récit. Tout va mal mais tout peut s'arranger si on l'en croit l'épilogue, le plus beau plan du film et sans doute de cette rentrée cinématographique : nos quatre héros esseulés, qui jouent au ballon sur la route de Manzhouli à la lumière d'un autocar dans la nuit.

Entre Jia Zhangke, Bi Gan, Hou Hsiao Hsien ou encore Wang Bing, on ne peut pas dire que le cinéma chinois contemporain soit baigné de quiétude. Et ce n'est pas l'*Elephant sitting still* de Hu Bo qui changera la donne, mais ce film restera indéfiniment dans les mémoires, comme une œuvre vertigineuse et tristement unique.

S.D.

Publié le 07/01/2019

EAST ASIA
9 JANVIER 2019

SOMMAIRE

LE FILM DE LA SEMAINE – AN ELEPHANT SITTING STILL DE HU BO : SANS SOLEIL (EN SALLES LE 09/01/19)

Posté le 9 janvier 2019 par Lila Gleizes

Acclamé sur le circuit festivalier et notamment à la **Berlinale** 2018, ***An Elephant Sitting Still***, coup d'essai et de maître du jeune et déjà regretté **Hu Bo**, arrive en salles ce 9 janvier. Cette complainte de la Chine moderne est un joyau d'une beauté fragile et douloureuse, imbibé d'une poésie amère.

Deux lycéens, un petit malfrat et un retraité. Sous la grisaille d'une grande ville post-industrielle, leurs quatre destins prennent une tournure tragique. Sur le point de tout perdre, ils vont chercher refuge dans la ville de Manzhouli. On raconte que là-bas un éléphant reste assis, immobile, à longueur de journée.

Dans ce qui restera l'unique long-métrage de **Hu Bo**, qui mit fin à ses jours peu de temps après l'avoir achevé, le fond et la forme s'associent pour accoucher d'une œuvre d'une grande force lyrique. Empreinte d'une profonde dureté, elle parvient à évoquer, avec une économie d'artifices et sans jamais basculer dans la noirceur ou le misérabilisme, un monde où la violence physique comme psychologique est omniprésente. Ce chant du cygne tissé de grâce et de désespoir, porté par des acteurs sublimes, suinte d'une rage sourde contre les injustices de l'existence, récit d'un combat que l'on sait perdu d'avance mais que l'on mène malgré tout.

Avant même que ne se brisent les trajectoires des personnages, c'est le poids considérable de l'atmosphère qui prend à la gorge. L'image est prise au piège d'une colorimétrie grisâtre, étouffée par le ciel pollué et le béton nu. La ville qui enserre les protagonistes prend l'allure de limbes labyrinthiques dans lesquelles ils s'avancent sans but défini, le plus souvent occupés à chercher ou à fuir. Dans cette métropole qui semble tout à la fois se construire et se détruire, nulle oasis à laquelle se ressourcer, puisque les seuls lieux de relative liberté où ils trouvent refuge sont les allégories mêmes de la malédiction qui les frappe : les cages maussades d'un zoo, un long tunnel déserté, le lit sale et desséché de ce qui fût jadis un fleuve… Les rues que l'on traverse pourraient sembler désertes, pourtant elles sont arpentées par des fantômes, silhouettes floues mais accablées qui tracent leur propre errance dans ce purgatoire sans ébrécher la chape de solitude qui plane constamment.

Ce n'est cependant pas uniquement l'espace, mais aussi le temps qui oppresse. Les plans-séquences laissent l'usure de l'attente et de l'incertitude faire son œuvre, les scènes s'étirant sans répit pour mieux incarner le récit de cette interminable journée dans la vie des personnages. Dans le vide qui se creuse, ceux-ci se trouvent renvoyés à leur propre impuissance, car ce temps dans lequel rien ne semble advenir est aussi celui de l'interrogation, du doute, de l'introspection. C'est celui dans lequel éclosent l'angoisse, l'ennui ou le malaise qui donnent au film sa paradoxale densité émotionnelle. Les silences, d'ailleurs, y contribuent grandement, d'autant qu'ils ne se montrent jamais apaisants : ils sont habités d'éclats de voix distantes et du ronflement de la circulation, qui viennent renforcer le sentiment d'écrasement incessant. La musique, quant à elle, se fait rare et toujours lancinante : quelques notes mélancoliques délivrées avec parcimonie sont le seul réconfort qu'elle consent à apporter.

En effet, en dépit d'une mise en scène minutieuse, la recherche d'esthétisation est minimale : ce n'est pas ici une perfection formelle que l'on poursuit, mais la valeur brute de ce qui est filmé. Ainsi, si la caméra accroche de loin en loin un cadre dont la perspective élégante et la composition harmonieuse séduisent le regard, elle se contente la plupart du temps de suivre les personnages, au rythme hypnotique de leurs pas. Plus significatif encore, l'oreille attentive décèlera, à de rares reprises, le sifflement du vent faisant saturer le micro, ou l'écho des chaussures du cameraman en quête du bon placement. La conservation de ces éléments, qu'il aurait été aisé de faire disparaître en post-production, témoigne d'un pari qui porte entièrement ses fruits : inaltéré, le bruit d'ambiance procure en effet une immersion bien plus puissante que celle qu'aurait pu apporter une bande-son nettoyée en studio. Cette forme langoureuse mais rugueuse évoque volontiers le ***Kaili Blues*** de **Bi Gan**, et de la même manière tout semble évoluer dans un flottement âcre.

Ce n'est pourtant pas tant ce qui passe devant la caméra qui importe ici que ce qu'elle ne capte pas : d'ailleurs, les moments-clefs qui bouleversent les destins des personnages se déroulent tous en hors-champ. Cela n'est pas une carence, bien au contraire : la suggestion suffit amplement à communiquer la dureté des faits, tout en évitant la facilité d'un choc cathartique. Plus régulièrement, c'est la mise au point et la profondeur de champ qui mettent à distance les conflits mais aussi les simples interlocuteurs en se focalisant sur les visages des protagonistes principaux, les faisant apparaître impassibles vis-à-vis des drames qui se jouent autour d'eux ou des paroles qui leur sont adressées. Cette apparente indifférence est pourtant lourde de sens, puisqu'on les sent prisonniers de leurs propres pensées, perpétuellement préoccupés par des inquiétudes de fond. Surtout, on devine chez eux une usure, un épuisement moral qui n'est pas sans toucher le spectateur face à l'infaillible succession des tragédies.

Tout, en effet, dégouline d'un sentiment de fatalité qui confine à la résignation. Le film est imprégné d'une poésie du pessimisme aussi grisante que glaciale, et l'on a tôt fait de comprendre que le malheur n'aura de cesse de s'abattre selon une loi implacable. Cependant, plutôt que produire la sensation d'un acharnement gratuit, l'accumulation des obstacles associée au temps long du métrage produit l'effet d'une plongée en apnée, dans laquelle on est amené, par accoutumance, à assimiler le détachement des personnages. Graduellement, toutes les options semblent devenir équivalentes : le déni, la violence, la trahison, la fuite, et même le suicide… Faute du moindre soutien qui rattache les protagonistes à leur existence actuelle, ils sont prêts à s'aliéner de ce monde qui les a abandonnés, et dans ce cheminement la gravité de leurs propres actes n'a plus d'importance. La hiérarchie des alternatives ainsi effondrée, la mort semble ramenée au même niveau… que le spectacle d'un éléphant excentrique.

Pourtant, c'est l'éléphant que les héros choisissent : c'est leur manière de, malgré tout, continuer à avancer. Alors qu'on leur professe qu'il n'existe aucune échappatoire, que la souffrance est une malédiction que l'on porte en soi et que nul horizon nouveau ne peut alléger, ils persistent à se donner une chance. On ne peut pas pour autant parler d'optimisme, puisque l'espoir auquel ils se raccrochent n'est guère qu'une fantaisie absurde, une anecdote qui sonne comme une farce et derrière laquelle ne se dresse aucune perspective. Ils prennent le chemin de Manzhouli comme un athée se rendrait en pèlerinage, sans réelle conviction mais refusant de renoncer sans avoir d'abord épuisé tous les recours. Cette quête de l'épiphanie n'est d'ailleurs pas sans ironie, puisque c'est à n'en pas douter l'apathie et la désaffection de l'éléphant qui les fascinent et à laquelle ils cherchent à s'identifier ; or, pour aller à sa rencontre en dépit de l'adversité, ils déploient une énergie et une détermination considérables.

An Elephant Sitting Still, c'était à l'origine une nouvelle de **Hu Bo**. Cette adaptation cinématographique l'a transformée en poème. Un poème Romantique, sans doute, puisqu'à la vue de la ville asphyxiante qui sert de cadre au film il est difficile de ne pas repenser aux premiers vers du ***Spleen*** de **Baudelaire** : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis… ». Puis, au fur et à mesure que l'oeuvre se déroule, enivrant le spectateur de toute la brutalité de sa mélancolie ; c'est plutôt de **Musset** que l'on se souvient, lorsqu'il écrit dans ***La Nuit de Mai*** : « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux, et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. » Seul l'avenir jugera de sa postérité, mais ***An Elephant Sitting Still*** est un cri déchirant qui résonne aujourd'hui avec une cruelle intensité.

Lila Gleizes.

An Elephant Sitting Still de Hu Bo. Chine, 2018. En salles le 09/01/19.

Follow J'aime Tweeter

Le réveil culturel - FRANCE CULTURE
JANVIER 2019

ART ET CRÉATION

LE RÉVEIL CULTUREL par Tewfik Hakem

DU LUNDI AU VENDREDI DE 6H05 À 6H25

26 MIN

Michel Ciment : " Pour faire un grand film, il faut du temps, parfois six, sept ans "

02/01/2019

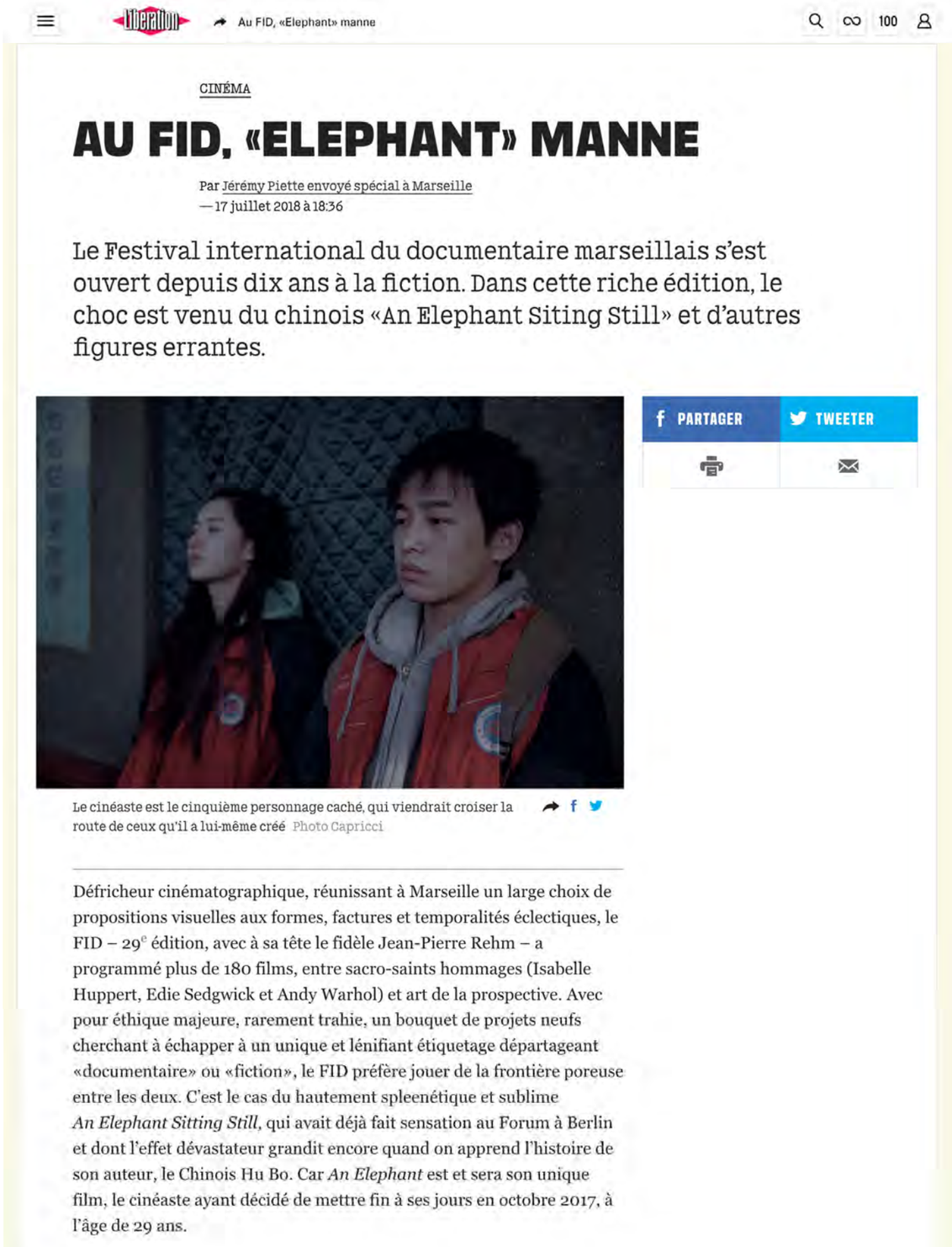
PODCAST | EXPORTER

Michel Ciment, critique de cinéma, directeur de la publication de la revue "Positif", livre ses préférences de l'année 2018, et évoque les grands événements cinéma qui ouvrent 2019.

ÉCOUTER LE PODCAST

LIBÉRATION
17 JUILLET 2018

SOMMAIRE



Au FID, «Elephant» manne

CINÉMA

AU FID, «ELEPHANT» MANNE

Par Jérémy Piette envoyé spécial à Marseille
— 17 juillet 2018 à 18:36

Le Festival international du documentaire marseillais s'est ouvert depuis dix ans à la fiction. Dans cette riche édition, le choc est venu du chinois «An Elephant Siting Still» et d'autres figures errantes.

PARTAGER | TWEETER

Le cinéaste est le cinquième personnage caché, qui viendrait croiser la route de ceux qu'il a lui-même créé Photo Capricci

Défricheur cinématographique, réunissant à Marseille un large choix de propositions visuelles aux formes, factures et temporalités éclectiques, le FID – 29e édition, avec à sa tête le fidèle Jean-Pierre Rehm – a programmé plus de 180 films, entre sacro-saints hommages (Isabelle Huppert, Edie Sedgwick et Andy Warhol) et art de la prospective. Avec pour éthique majeure, rarement trahie, un bouquet de projets neufs cherchant à échapper à un unique et lénifiant étiquetage départageant «documentaire» ou «fiction», le FID préfère jouer de la frontière poreuse entre les deux. C'est le cas du hautement spleenétique et sublime *An Elephant Sitting Still*, qui avait déjà fait sensation au Forum à Berlin et dont l'effet dévastateur grandit encore quand on apprend l'histoire de son auteur, le Chinois Hu Bo. Car *An Elephant* est et sera son unique film, le cinéaste ayant décidé de mettre fin à ses jours en octobre 2017, à l'âge de 29 ans.

LIBÉRATION
17 JUILLET 2018

Brouillard spectral

Sans que l'on sache exactement les circonstances qui ont entouré cette mort, Hu Bo était du moins dans les derniers mois de sa trop courte existence en conflit avec la production, la firme du cinéaste chinois Wang Xiaoshuai et sa femme productrice, Liu Xuan, qui avaient découvert le scénario et soutenu le projet. Ces derniers lui avaient demandé de raccourcir la version, longue de quatre heures, ce que Hu Bo refusait catégoriquement. Leurs noms ont disparu des crédits et les droits du film sont désormais détenus par les seuls parents du cinéaste. En France, le film sortira en salles très certainement début 2019, grâce à la boîte de distribution Capricci.

La mort du jeune cinéaste résonne comme un long écho mélancolique face au film qu'il nous propose de découvrir, son dernier cri, celui-ci nous ayant cueilli - voire consumé - au tout début du FID. Dans un brouillard spectral de monoxyde de carbone et entre les immenses tours qui s'effritent d'une petite ville du nord de la Chine, un gangster bellâtre couche avec la compagne d'un ami, ce dernier se suicide (aussi). Un ado bizuté au lycée se rebelle, puis prend la fuite après avoir commis une erreur fatale. Un grand-père est poussé dehors par sa famille qui veut l'envoyer en maison de retraite. Une autre élève du lycée voit en secret le proviseur adjoint. L'ado malmené émet un rêve qui fournit la clé du titre du film, aller dans la ville de Manzhouli, non loin, pour aller voir un éléphant qui, selon le mythe, reste fermement assis, indifférent à la fureur du monde qui l'entoure. Les âmes vives aux visages vernis par la mélancolie semblent se calfeutrer dans la ville, auteurs et victimes d'une violence sourde, celle pernicieuse qui exsude par tous les pores de la peau et afflue dans les artères des métropoles.

Cité des limbes

Les figures errantes se retrouvent liées, connectées et confrontées à des défis, moraux, sentimentaux, financiers, qui les font se croiser dans cette labyrinthique cité des limbes qui semble peu à peu se resserrer autour d'eux. C'est là où pleinement la réalité se frotte à la fiction, où la mort même de Hu Bo hante sa propre œuvre, la rejoint, lui confère tristement une dimension supplémentaire, comme une dernière griffure au scénario.

Il est le cinquième personnage caché qui viendrait croiser la route de ceux qu'il a lui-même créés, venu là pour les enserrer pleinement, parler définitivement avec eux de sentiments, de ces relations intimes qui sont si compliquées à formuler, surtout lorsqu'elles sont attisées par les soucis professionnels, les difficultés économiques, les a priori sociétaux, les relations interdites, la peur du voisin... et de ce temps qui file tellement sans nous attendre que l'on prend peur à chaque instant d'y tomber sans pouvoir se relever. Spectateurs, on se retrouve comme collés telle une

Au FID, «Elephant» manne

fine pellicule de sueur à la peau de ces personnages qui sont souvent piqués d'une netteté quasi surréaliste, une focale ne laissant que peu de profondeur de champ. Nous sommes constamment au contact de leur introspection résignée face à la rage. Chaque acte de violence comme banalisé se trouve à la lisière du silence, étouffé, une chute sans fond, un escalier dévalé sans un cri. Le mal est bien assis là, sans bruit, depuis longtemps. Tant d'événements de ce film choral peuvent paraître accablants, *An Elephant Sitting Still* ne se résume pas à la sismographie d'une dépression existentielle ou sociale. Plus épais que cela, plus abyssal aussi en ses investigations livides, le corps de ce film, son découpage en plans-séquences, sa virtuosité et ses longs travellings nous rapprochent avec une infinie tendresse de ces âmes en déshérence. De plus douces paroles se libèrent. Des gestes, brusques, au dernier moment se muent en éclats d'espoir, d'amour et de bienveillance. Jusqu'à s'approcher peu à peu du rêve de voir le mythique animal, celui qui, par on ne sait quel miracle, s'en fout, reste assis, là, en vie malgré tout.

An Elephant Sitting Still de Hu Bo avec Yu Zhang, Yuchang Peng... (3 h 50)

[CRITIQUE] AN ELEPHANT SITTING STILL de Hu Bo

By **Theo Michel**

Le premier très grand film de Hu Bo qui sera aussi, tragiquement, le dernier. Le 12 octobre 2017, l'artiste s'est donné la mort à l'âge de 29 ans.

[HU TRÈS BEAU] Dans le nord de la Chine, on dit qu'il existe un éléphant qui, assis, ignore le monde. Différents personnages sont comme prisonniers de la ville de Manzhouli. À la fin de la journée, un train va quitter la ville. C'est simple, c'est beau, c'est **An Elephant Sitting Still**, premier et unique film de Hu Bo qui, accrochez-vous, dure 3h50 et dont, rassurez-vous, on ne regrette pas une seule minute. Tout commence par un gros plan sur le visage de Zhang Yu (Hoodlum Yang Cheng) dont nous comprendrons, plus tard, qu'il vient de coucher avec la femme de son meilleur ami. Il explique à celle-ci qu'il y a un éléphant qui s'assoit et ignore le monde. De ce simple plan repose le procédé visuel du film: isoler les personnages dans une bulle – avec une caméra qui ne les quitte jamais et dont l'arrière-plan reste constamment flou – les isolant d'un monde qui ne les comprend, visiblement, pas. L'éléphant et Manzhouli deviennent une obsession pour les personnages, une croyance presque religieuse (l'éléphant convoque Gaṇesh dans l'hindouisme) ainsi qu'un but à accomplir – celui d'aller à sa rencontre et échapper à un monde actuel qui, dixit les personnages, n'est qu'«un terrain vague», « un monde répugnant». Le film se déroule au gré d'un espace-temps unique: une journée dans une ville. Par la grâce de cette caméra sans cesse en mouvement suivant de près les personnages, l'immersion du spectateur est totale, sensible à la dimension élégiaque de cette errance dans ce monde en déshérence. Parmi les personnages principaux, l'écolier Bu, en fuite après avoir poussé Shuai dans les escaliers, ce même Shuai qui l'intimidait auparavant. Ling, la camarade de Bu, a fui sa mère et est tombée amoureuse de son professeur. Cheng, le frère aîné de Shuai, se sent responsable du suicide d'un ami, après avoir couché avec sa femme. Et enfin, il y a M. Wang, un retraité vif qui veut échapper la maison de retraite imposée par son fils. Vous l'aurez compris, ces quatre personnages sont inextricablement liés par l'impérieuse nécessité de fuir. La vie là-bas, c'est no future: les personnages se balancent à la gueule des «t'es foutu» ; «tu peux aller n'importe où, tu ne trouveras rien de différent», «il n'y a que de la souffrance, la vie est comme-ça de toute façon». Et puis, au-delà du mood dépressif, il y a cette incroyable mise en scène donnant l'impression d'un long rêve flottant, donnant la possibilité aux personnages de vivre pleinement ce qu'ils ont à vivre. Des mouvements et des plans qui

assoient le récit, sa nécessité pure : filmer la vie de ses personnages en fuite, témoins impuissants de la destruction de ce monde guidés par leur simple sentiment d'espoir. Ils font comme ils peuvent et on les aime pour ça. **An Elephant Sitting Still** est à chérir, à protéger, à aimer passionnément.

THÉO MICHEL

REVIEW OVERVIEW

Théo Michel ★★★★★

SUMMARY

Date de sortie 9 janvier 2019 (3h 50min) / De Hu Bo / Avec Yu Zhang, Yuchang Peng, Uvin Wang / Genre Drame / Nationalité chinois

5

★★★★★

OVERALL SCORE

大象席地而坐

AN ELEPHANT SITTING STILL

SORTIE NATIONALE LE 9 JANVIER 2019